



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UC-NRLF



⌘B 255 415

Paul Spaak

Kaatje.

Préface d'Émile Verhaeren

Bruxelles

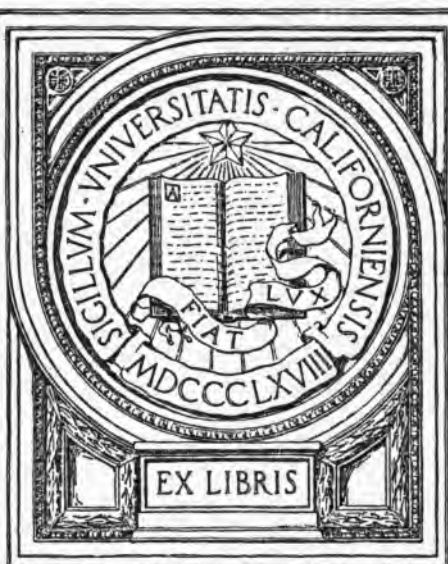
Henri Lamertin, éditeur

20, Marché-au-Bois

—
1908

3^{me} Édition

GIFT OF
Irene Flauhaux



EX LIBRIS

819
8832
R





J. Flakuse.

1918.

Kaatje

Du même auteur :

Voyages vers mon pays 1 vol.

Paul Spaak

Katje.

Préface d'Émile Verhaeren

UNIV. OF
CALIFORNIA

Bruxelles

Henri Lamertin, éditeur

20, Marché-au-Bois

—
1908

Gift of IRENE Flaughaux

TO THE
LIBRARY OF

UNIV. OF
CALIFORNIA

PRÉFACE⁽¹⁾

Je suis heureux, Mesdames et Messieurs, de pouvoir, en vous parlant de M. Spaak et de son œuvre dramatique *Kaatje*, célébrer le succès net et de bon aloi qu'une pièce de chez nous a remporté devant vous. Il ne m'est accordé que quelques minutes pour vous parler de notre théâtre, mais en ces quelques instants j'espère réussir toutefois à vous indiquer suffisamment pourquoi à cette heure, ici, à Bruxelles, M. Spaak triomphe.

(1) Conférence faite par M. Émile Verhaeren lors de la cinquantième représentation de *Kaatje*.

Et d'abord constatons ensemble qu'il semblait improbable certes, impossible peut-être, il y a quelques années, qu'une œuvre belge tint l'affiche au delà d'un nombre fort restreint de soirées.

Vous, le public, vous vous y opposiez presque avec acharnement. Vous étiez plein de préjugés, de doutes, de timidités. Vous n'aviez pas confiance en nous, les auteurs, ni en vous, les juges. La seule pièce française vous attirait : elle avait subi l'épreuve de la critique à Paris et ce vous était une garantie pour lui reconnaître, à votre tour, des qualités scéniques ou des mérites littéraires.

Vous n'aimiez pas à vous compromettre.

Certes vous aviez tort, mais vous aviez tort avec pondération. Vous aviez pour vous l'habitude et le bon sens apparent. Ce sont deux grandes forces. Vous vous disiez presque avec raison : Le théâtre belge ne fait que refléter, en des miroirs ternes, l'art qui brille ailleurs parmi des glaces et des flambeaux. Le théâtre belge ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà, par ce seul fait que les pièces françaises illuminent nos tréteaux. Bien plus. Non seulement les idées, les conceptions, les sentiments mis en relief sont les mêmes à Bruxelles qu'à Paris, mais la manière de les présenter, la manière de les rehausser et de les peindre, est bien plus vivante, habile, charmante et délicate là-bas. Nous n'avons pas le tour de main, la souplesse du doigté, la dextérité suprême. Nos bons mots sont lourds, nos traits d'esprit émous-

sés, notre légèreté pénible. Nous dansons avec des pieds de plomb.

Si le hasard nous accorde quelque esprit, immédiatement nous le mettons trop en évidence; toute discrétion disparaît. Au lieu de le placer comme un bibelot de bon goût au coin d'une étagère, nous l'exhibons à la fenêtre à front de rue, avec une ostentation provinciale.

Et encore si l'attrance despotique du théâtre parisien nous avait conduits vers des sujets moins insipides que des badinages autour d'une table de salon ou d'un guéridon de boudoir ou moins rebattus que les querelles et les démêlés entre époux, en des intérieurs bourgeois, si elle nous avait, à la suite des *Blanchette* ou des *Coups d'aile*, entraînés vers l'étude des mœurs départementales, la maladresse de notre imitation eût paru moins offensante.

Mais nous choisissons précisément les thèmes les plus usés des drames français. Le mari et la femme toujours en lutte, l'amant inévitable, la jeune fille vicieuse, le fils coureur de dot ou pillier de club, les domestiques sournois et d'obséquiosité insolente, l'intrigue banale, la situation prévue, la scène à faire. Oh! cette éternelle scène à faire que réclamait avec une obstination sénile le vieux Sarcey et que toute la critique exigeait après lui et qui était toujours à faire et à refaire et qui semblait la raison d'être de toute pièce et qu'on sentait se nouer, à l'aide de trucs et de ficelles et s'approcher et se dérober, pour revenir

et éclater presque toujours comme un pétard banal. Or, la fameuse scène à faire ne doit jamais se faire parce que l'auteur s'y applique, elle se fait d'elle-même parce que les situations l'amènent naturellement et en ce sens aucune scène n'est à faire ou toutes le sont.

Mesdames et Messieurs, vous qui êtes le public et qu'on accusa d'être peu accueillants quand sur un de nos théâtres apparaissait une pièce belge, vous n'aviez donc pas tort tout à fait de ne point souligner par vos battements de mains, l'interprétation scénique de tel ou tel de nos travaux malheureux. C'est vous, somme toute, qui avez vu clair ; et ce qui le prouve c'est que dès qu'une réelle originalité s'est manifestée dans notre littérature dramatique, vous ne l'avez boudée et méconnue que peu de temps et qu'aujourd'hui vous l'acclamez. Je regrette que dès l'apparition de *l'Intruse* et de *l'Intérieur* vous n'ayez pas rompu immédiatement avec vos anciennes défiances, mais vous avez célébré *Monna Vanna*, vous avez exalté *Pan* et vous voici affirmant par un concours cinquante fois répété le triomphe de *Kaatje*.

Ce qui a dû changer pour que notre théâtre comptât, ce n'est pas seulement la présentation extérieure de l'œuvre, la mise en scène, le lieu de l'action, la situation des personnages, mais c'est le sentiment et la vie interne auxquels ils obéissent.

Les premiers parmi nous, Van Lerberghe et Maeterlinck l'ont compris. Leurs drames d'inquiétude,

d'angoisse, de peur, d'affolement ont détonné merveilleusement parmi des milliers de pièces contemporaines. Ils ont les premiers, violemment, attiré vers nous l'attention éparpillée des critiques, et l'étrangeté de leur art qui s'avavançait à l'encontre ou plutôt à rebours des autres, donna le signal des renaissances. On ne pourra jamais leur être assez reconnaissant de leurs excès. Au milieu des complications scéniques, des habiletés, des petites ruses savantes, des détails mesquins, ils apportèrent la simplicité, la puérilité même et la franchise nue. Le mystère et comme une sorte de fatalité nouvelle étaient instaurés. Les personnages avaient des cœurs d'enfants. Ils agissaient avec leur seul instinct pour des raisons profondes. La terreur tragique réoccupait, comme jadis, les planches, et ce que l'on ne voyait pas avait plus d'importance que tout ce qu'on montrait. Et le silence jouait un rôle énorme. Il était le personnage central autour duquel tous les autres s'agitaient et il était tantôt la mort, tantôt le malheur et tantôt le crime. Cet art parut aux uns ridicule; aux autres admirable; à tous il paraissait mystérieux et nouveau. Il déchaînait les colères ou suscitait les enthousiasmes. Il renversait enfin le mur de la banalité. C'est pourquoi, surtout, il était nécessaire.

D'autres efforts furent tentés : Camille Lemonnier, Edmond Picard, Georges Eekhoud, Iwan Gilkin, Henri Maubel, Gustave Van Zype imprimèrent à leurs drames, dont les uns furent représentés et les autres

recueillis en des livres, un caractère d'autant plus heureux qu'il se différenciait davantage des pièces étrangères et depuis longtemps dominatrices.

On se libérait de toutes parts et la dernière des œuvres superbement et nettement affranchies de l'influence française est cet admirable *Sculpteur de masques*, signée d'un nom nouveau : Fernand Crommelynck. Pourtant aucune d'elles ne parvint à s'affirmer devant le public avec autant de succès, avec surtout une aussi ferme continuité dans le succès que celle qui provoquera nos applaudissements ce soir. C'est qu'aucune ne renferme parmi ses multiples et radieuses qualités, ni avec autant d'aisance, ni avec autant de bonheur, le charme. Et non pas un charme fait d'esprit léger ou d'élégance facile, mais ce charme plus profond et qui, cette fois, nous appartient en propre, je veux dire le charme de l'intimité.

Avez-vous songé combien il est rare dans la littérature et dans l'art français? A part Chardin, nul peintre depuis Claude et Poussin jusque Manet et Renoir ne le connaît. Des qualités de composition, de dessin, de couleur, de tons et de valeurs les séduisent, seules, ces grands maîtres. Ils font des chefs-d'œuvre dont certes ni l'observation, ni la force, ni la grandeur, ni le pathétique ne sont absents, mais ils ne cueillent jamais dans le travail cette fleur tendre et comme dissimulée sous l'herbe que nous cultivons si fervemment en notre école. Depuis les Van Eyck, elle s'y trouve. On l'admire dans cet admirable intérieur

conservé à la National Gallery de Londres et qui nous représente Arnolphi et sa compagne. On la découvre chez Memling, Gerard David ; on la surprend, avec quelle émotion ! dans cet admirable triptyque qui appartient au comte de Merode et qui nous montre saint Joseph, le charpentier, confectionnant près d'une fenêtre, à l'atelier, chez lui, de petites souricières pour les besoins de son ménage. Le sens de l'intimité est inclus dans les œuvres de Breughel, de Grimer, de tous les petits maîtres du XVII^e siècle, et de nos jours il réapparaît plus magnifiquement et plus silencieusement que jamais sur les panneaux de de Braekeleer.

Et dans notre littérature, que de pages en sont imprégnées ! Souvenez-vous des entretiens de Claes et d'Uilenspiegel, dans la *légende* de De Coster, des tableaux exquis et familiers du *Petit Homme de Dieu* de Lemonnier, de certaines strophes de Max Elscamp, de tels et tels contes de Delattre, des Ombiaux, Rency, Glesener, songez surtout à Eugène Demolder qui écrivit comme de Braekeleer peignait.

Oui, le charme pénétrant, ému, profond, intime fut bien ce qui, dans *Kaatje*, fit la conquête immédiate du public. On se sentait chez soi, ou plutôt chez les ancêtres qui ne sont que nous-mêmes dans le passé. L'atmosphère était nôtre. On se retrouvait au fond de sa propre mémoire ; on se reconnaissait enfin.

Peu importait que l'action se passât en Hollande ;

se fût-elle déroulée en Flandre elle eût été la même. Ce n'est pas le lieu de la scène qui nous intéresse surtout ; c'est l'esprit qui se répand à travers les péripéties du drame. On peut imaginer — que de fois on l'a fait ! — des intrigues qui se nouent et se dénouent en pleine terre flamande ou wallonne et qui ne nous séduisent guère pour la simple raison que les personnages sont d'ailleurs. Vous aurez beau transporter dans un salon bruxellois le jeune premier et la jeune première et le père noble et la duègne et le larbin important et la soubrette accorte, votre art sera sans vertu, s'ils parlent, pensent, agissent, badinent, rient, pleurent comme dans les pièces des auteurs boulevardiers. Ce n'est point la présentation extérieure qui nous intéresse ; c'est l'âme, la psychologie, la vie que nous voulons sentir autochtones.

Si, quelque jour, le théâtre doit occuper une large place dans notre art, de grâce que ce ne soit pas à cause de son caractère superficiellement et banalement national. Ce serait l'appauvrissement inévitable et le dessèchement rapide. Le lieu de l'action et le sujet traité important peu ; c'est l'originalité de la pensée et de l'émotion qui demeurent capitales.

Il faut que nous nous attaquions aux généralités éternelles, à ce qui demeure au delà de notre temps, à ce qui existe au delà de notre horizon. Les passions universelles, les idées universelles, les magnétismes universels doivent nous requérir, avant tout.

Quand Maurice Maeterlinck écrit ses premiers

dramas, il songe à toute la destinée humaine, il bâtit son œuvre sur les tombeaux dont est fait le sol de toute la terre habitée depuis des siècles et des siècles, et c'est l'angoisse, la peur et l'effroi de tout l'être humain en face de l'inconnu et de la mort, en face des ténèbres et de la nuit, qu'il nous dévoile. Seulement, dans sa manière de trembler et de craindre, dans sa manière d'appréhender et de frémir, on sent quelqu'un d'ici, on sent le Flamand superstitieux et naïf, on sent l'enfant élevé à Gand près des canaux, des béguinages, des châteaux des comtes et des ruines de l'abbaye de Saint-Bavon. On croirait même que tout le drame de *l'Intruse* se passe chez lui, dans sa maison de campagne à Oostacker, et pourtant rien n'est désigné, rien n'est précisé, et si tout cela se passe en Flandre, cela peut aussi bien se passer au bout de l'univers.

Et dans l'admirable *Pan* de Van Lerberghe le même miracle ne s'accomplit-il pas ? La lutte de l'instinct sacré contre la convention sociale dogmatique, étroite, solennelle ne se livre-t-elle point partout, et le drame n'acquiert-il pas une signification haute où qu'on le joue ? Néanmoins les types que le poète imagine pour projeter sur la scène sa pensée sont à tel point nôtres, leur comique, leur grotesque sont à tel point marqués du sceau flamand que nulle part au monde on ne pourra douter que celui qui les déchaîna dans leur vie ridicule ne soit né au pays des Jordaens ou des Breughel.

Dans *Kaatje*, un peintre de souche néerlandaise pénétré par sa race, formé par les eaux, le sol, le vent, la lumière de là-bas, se décide, à l'âge de vingt ans, à se dépouiller de lui-même pour chercher dans un pays illustre un enseignement étranger et, si j'ose dire, des émotions, des pensées, des mains, des yeux qu'il croit meilleurs que les siens.

Il en revient un jour, fier de lui-même et de sa métamorphose, presque heureux d'être dévoyé, mais voici que lentement son pays le reconquiert, qu'il le débarrasse de son éducation factice et qu'il lui rend le bonheur dans le sourire d'une petite fille assise près d'un foyer, avec un simple carreau à dentelle posé sur ses genoux. L'idée est générale; elle contient en elle la lutte de la personnalité humaine contre une éducation fausse. Changez les situations. Au lieu d'un artiste du nord, imaginez un artiste du midi, au lieu d'un paysage flamand imaginez un paysage italien, au lieu d'une éducation reçue à La Haye imaginez une éducation reçue à Venise et faites éprouver à quelque élève de Carpaccio la nostalgie de Bruges comme Jean éprouve la nostalgie de Rome, vous tirerez de la pièce le même enseignement et la même conclusion. *Kaatje* est vivante et vraie non seulement chez nous, mais ailleurs, mais partout et c'est là son triomphal mérite.

Disons aussi que la pièce vient à son heure. Elle était dans l'air. Que de jeunes poètes doivent regretter de ne l'avoir faite! A cet instant où notre littéra-

ture se forme, où elle se fait ses muscles, son sang et son cerveau, Kaatje lui indique comment elle doit conquérir, fixer et équilibrer sa force.

Certes, il n'est point défendu d'aller au loin s'enthousiasmer d'un art étranger : Rome et Florence au XVI^e siècle, Paris au XIX^e restent des villes d'exaltation et d'éducation suprêmes, mais il ne faut point se laisser absorber par elles au point d'en ramener une Pomona qui est toute de beauté latine, alors qu'une humble, mais admirable Kaatje, de beauté foncièrement septentrionale, nous attend et nous aime, silencieusement, dans notre logis. C'est en elle que nous devons nous rejoindre, après n'importe quel voyage. C'est en elle que nous devons retrouver toujours plus intense, notre intime vie profonde.

Et maintenant souhaitons que des triomphes pareils à celui de *Kaatje* se multiplient chez nous. Je ne doute pas que le directeur de ce théâtre accueillant ne le souhaite et ne l'attende également. Sa main reste tendue vers les jeunes et sa plus belle tâche commence. Ce soir, son nom se mêle, avec justice, à toute notre allégresse.

Et puis souhaitons encore — et je termine sur ce vœu — que les prochains succès soient aussi honnêtes, aussi propres, aussi sains, aussi dégagés soit de lentes intrigues, soit d'arrivisme haletant que le succès d'aujourd'hui, le plus superbe que notre théâtre ait enregistré.

ÉMILE VERHAEREN.

Kaatje

Ces événements se sont passés vers 1610, dans le sud de la Hollande.

Les acteurs en sont :

Jean, âgé de vingt ans au début de la pièce, son père, sa mère, Kaatje sa cousine, âgée de dix-sept ans et Pomona.

PREMIER ACTE

Un matin de printemps et de fine lumière baigne la petite ville dont les moulins tournent non loin de Gorcum, entre la Meuse et le Rhin. Dans la chambre, vaste et claire, la mère de Jean et Kaatje, sa cousine, remplissent de vêtements et d'objets déposés sur la table un sac de toile que retiennent des courroies. Par les carreaux losangés des fenêtres, dont les volets intérieurs sont écartés, et par la porte ouverte sur le perron, s'aperçoivent, au fond, les arbres déjà verts et, plus loin, la campagne riante et plate qu'animent les moulins et le voyage paisible des nuages blancs. Le soleil pénètre dans la chambre en rayons obliques qui caressent les meubles et découpent sur les dalles

de lumineux carrés. Il rend plus onctueuse l'ombre où se dessinent, à gauche, la haute cheminée et la porte ouvrant sur une chambre voisine. En face de cette cheminée se trouve encore une porte et, du même côté mais au fond de la salle, un petit escalier de huit marches conduisant vers une autre chambre précédée d'un étroit palier. Les boiseries semblent vernies de propreté. Si ce n'est sur la table encombrée d'objets, l'ordre est irréprochable. Un rouet et un escabeau se trouvent devant lâtre vis-à-vis du fauteuil paternel; un coussin de dentellière sur l'appui de la fenêtre. Les cuivres et les porcelaines luisent; un canari chante dans sa cage. La chambre est confortable; l'atmosphère intime, calme et saine.

LA MÈRE

*Sa gourde? Nous pourrons l'attacher à la selle ;
Donne.*

KAATJE

Dis, mère, quand sera-t-il à Bruxelles?

LA MÈRE

*A Bruxelles? Je ne sais pas. Il reste un jour
A Anvers...Prends bien garde au pourpoint de velours...
Il veut voir les tableaux de Floris en passant.*

KAATJE

Ce Floris qui eut tant d'élèves?

LA MÈRE

Plus de cent!

KAATJE

Plus de cent!

LA MÈRE

C'était le plus grand peintre des Flandres!

KAATJE

*Mais pourquoi s'en va-t-il si loin? On peut apprendre
A Anvers...*

LA MÈRE

*Il en sait plus que les Anversois!
Puis, il prétend qu'il faut qu'on sorte de chez soi,
Que pour bien posséder son art, on doit connaître
L'art des autres pays...*

KAATJE

Quand sera-t-il franc-maitre?

LA MÈRE

A son retour.

KAATJE

Là-bas, il prendra des leçons,

Dis?

LA MÈRE

Bien sûr... As-tu mis les souliers?

KAATJE

Ils y sont.

LA MÈRE

Les bas de laine?

KAATJE

Ici.

LA MÈRE

L'onguent pour les blessures?

KAATJE

Le voilà... Mais sait-on si les routes sont sûres,

Dis?

LA MÈRE

Je l'espère!

KAATJE

Il faut être bien aguerri...

A ce moment la porte s'ouvre au haut des marches. Jean sort de la chambre, s'arrête sur le palier et, appelant joyeusement Kaatje, lui lance un vêtement.

JEAN

Kaatje ! Attrape !... Mets ça dans le sac !

Il referme la porte et disparaît en riant.

KAATJE

Comme il rit !

LA MÈRE

Il est content !

KAATJE

Depuis huit jours sa voix est gaie

Comme celle du canari !

LA MÈRE

Cela nous paie

Un peu du lourd chagrin de le voir disparaître !

Ah ! si son avenir — et son bonheur, peut-être —

N'exigeaient ce départ auquel je me sou mets,

Tu comprends bien que tout mon cœur eût dit : Jamais !

Quand il fallut un jour que quelqu'un le guidât

Ce ne fut point partir que d'aller à Gouda,

Chez son oncle ; c'était tout près ! Mais aujourd'hui

Que son art définitivement l'a séduit,

C'est le départ, le vrai départ, l'affreux départ !

Dès ce soir, avec le voyage et ses hasards,

Va commencer l'attente âpre, continuelle,

Et si souvent déçue, hélas, de ses nouvelles !

*Ce seront les angoisses de toute nature ;
La nuit, les questions soudaines qui torturent :
Est-il malade ? Qui le veille ? Qui le soigne ?
Et, chaque jour, tandis que son enfant s'éloigne,
La peine plus aiguë et le deuil plus complet,
Comme si peu à peu tout son cœur s'en allait !*

KAATJE (émue)

Mère !

LA MÈRE (reprenant sa besogne)

As-tu mis les deux manchettes ? Le jabot ?

KAATJE

Tout est là.

LA MÈRE

*Il n'était encore qu'un marmot,
Qu'il barbouillait déjà les murs de la cuisine !
Je criais : Polisson ! Il disait : Je dessine !
Et tout en effaçant ses bonshommes pansus,
Je riais et j'étais fière ! Si j'avais su !
Mais comment croire aussi qu'il voudrait nous quitter
Un jour ! Il nous aimait comme un enfant gâté,
Comme un tyran !... Crois-tu la courroie assez forte ?*

KAATJE

Oui, oui ; cela tiendra.

LA MÈRE

*Lorsque ma sœur est morte,
Et puis ton père, et que nous te primes chez nous,
Sais-tu bien qu'il était affreusement jaloux
Des soins qu'on te donnait! Il n'avait que huit ans!
Ah! le temps qui suivit fut notre plus beau temps!
Jean n'avait pas de sœur, mais il eut sa cousine,
Puisque nous t'avions prise, petite orpheline,
Ici, comme un présent que le Seigneur envoie;
Et ton malheur immense aura fait notre joie!
Ah! ce fut le beau temps, bien sûr!*

KAATJE

*Ma bonne mère,
Ne pleure pas!*

LA MÈRE

*Laisse-moi pleurer, au contraire!
Je lutte et me contrains depuis tant de semaines
Qu'il m'est doux, un instant, de dire un peu ma peine.
Mais, pour que ce départ lui garde tout son charme,
Il ne faut pas que Jean soupçonne cette larme;
Ce n'est que devant toi, Kaatje, qu'elle coula :
Je pleure, parce que je ris quand il est là!*

KAATJE

Mère!

LA MÈRE

*Quand une femme aime son fils, vois-tu,
Elle a tous les défauts et toutes les vertus.
Mon cœur est égoïste et tendre, généreux
Et sans bonté, selon que mon fils est heureux!...*

KAATJE (l'embrassant)

*Ah! mère, ne dis pas cela pour moi, qui sais
Que si ton bon amour l'a toujours caressé,
Cet amour fut câlin, attentif, indulgent
Et aussi maternel pour Kaatje que pour Jean.*

LA MÈRE (se dégageant)

Il vient!...

JEAN (sort de nouveau de la chambre et s'arrête sur le palier)

*Avancez-vous? J'entends un bavardage
Joyeux, qui me fait craindre un peu pour mon bagage!
Vous parlez! Vous parlez!*

KAATJE

C'est à peu près fini.

JEAN

Ah! J'arrive!

Il rentre dans la chambre.

LA MÈRE

*C'est maintenant que je bénis
Le jour où père et moi nous t'avons recueillie!
Pour Jean, il te devra d'avoir vu l'Italie,
Car c'est toi seulement qui nous fis consentir,
Puisque nous te gardions, à le laisser partir!*

KAATJE (songeuse)

C'est à cause de moi qu'il part...

JEAN (réapparaît)

Il est chargé d'objets disparates : un cor de chasse, une peau de bête, une canne, un chevalet et un siège pliant, une paire de patins et une boîte à couleurs. Il interpelle sa mère et Kaatje en descendant les marches :

Avez-vous pris

Mon grand col?

LA MÈRE

Oui.

JEAN

Mon vieux chapeau de feutre gris?

LA MÈRE

Oui, mais il est usé!

JEAN

N'importe. Aussi mes gants

De renard ?

KAATJE

Oui.

JEAN

*C'est bien. Car on n'est élégant
Qu'en mettant de la peau sur la peau de ses mains.
Et je veux que là-bas, les plus nobles Romains
Semblent à mes côtés pauvres et ridicules
Quand je circulerai sur le mont Janicule!*

KAATJE (riant)

Orgueilleux!

JEAN

*Pas du tout ; c'est pour te faire honneur,
Quand on dira de moi : Voyez, là, ce seigneur,
Qui, plus majestueux que feu Jules César,
Coiffé d'un feutre gris et ganté de renard,
S'avance d'un air digne en fronçant les narines :
C'est le cousin de la petite Catherine!*

LA MÈRE (riant)

Grand enfant! Mais que tiens-tu là?

JEAN

Quelques misères.

LA MÈRE

Quoi donc, grand Dieu?

JEAN

*Ce sont des objets nécessaires,
Indispensables!*

LA MÈRE

Mais...

JEAN

N'y a-t-il plus de place?

LA MÈRE

Voyons, tu ne prends pas ceci!

JEAN

*Mon cor de chasse!
Et que ferai-je en route alors, si je m'ennuie?*

LA MÈRE

Et ceci?

JEAN (montrant chaque objet)

Peau de chèvre, exquise en cas de pluie;

*Des couleurs, une canne, un chevalet pliant,
Un petit siège en cuir pour mettre mon séant...*

LA MÈRE

Et cela?...

JEAN

Mes patins! Pour traverser la Suisse!

LA MÈRE

*Mais tu es fou! Comment veux-tu donc que l'on puisse
Empaqueter tout ça?*

JEAN

Je les tiendrai en main!

A Kaatje qui rit.

Tu ris, toi?

LA MÈRE

Voyons Jean, ne fais pas le gamin!

Elle prend le cor de chasse.

Laisse cela!...

JEAN

Pourtant...

LA MÈRE

Tu chanteras en route,

Ou bien tu penseras un peu à nous.

JEAN

Sans doute.

Avec un élan de tendresse.

Ah ! bien sûr que je vais y penser !

LA MÈRE (l'embrassant)

Petit Jean !

*Tu seras loin de nous ce soir ! Chez quelles gens !
Dans quelle auberge ?*

JEAN (gravement)

*Ah ! sois tranquille ! Je te montre
A présent ton gamin ; mais ce soir je rencontre
A Dordrecht, mon ami Cornélis qui m'attend,
Et je t'affirme qu'à partir de cet instant,
Nul homme, sur aucun des chemins de la terre,
N'aura jamais marché d'un pas plus volontaire !
Je suis sage, crois-moi. Et si mon cœur est ivre
De ce départ, tu sais pourtant que je veux vivre
Là-bas comme un garçon sérieux et vaillant,
Et vous aimer tous trois, bien fort, en travaillant.
A-t-on déjà sellé le cheval ?*

LA MÈRE

Je vais voir.

Elle prend le sac dont les courroies sont bouclées et sort par la porte de gauche. Jean reste auprès de Kaatje ; il la regarde, joyeux.

JEAN

Oui, Kaatje, nous serons à Anvers demain soir!

KAATJE

Tu es donc si content de partir ?

JEAN

Tu le vois,

*Kaatje! Je suis ravi ! Songe donc, autrefois
Ce voyage, c'était un but inaccessible,
Un rêve! Et maintenant, je m'en vais, c'est possible,
C'est aujourd'hui, tantôt! — Moi qui depuis toujours
Adore la couleur, les lignes des contours
Et la diversité multiple des images,
Je vais voir défiler d'étonnants paysages!
Chaque matin nouveau, la toile sera neuve
Où se dessineront les forêts et les fleuves,
Et, transformés sans fin au gré des horizons,
D'autres ciels, d'autres plaines et d'autres maisons.
Puis, quand j'aurai franchi, dans un air vif et doux,
Des montagnes couvertes de neige au mois d'août,
Des abîmes sans fond et que l'ombre mâchure,
Et la source du Rhin dont tu vois l'embouchure,
Un jour...*

KAATJE

Un jour ?

JEAN

*Un jour, dans un bon mois sans doute,
Après tous les plaisirs égrainés de la route...*

KAATJE

Et ses dangers!

JEAN

*Peut-être, — mais on les oublie! —
Un matin, devant moi, tout à coup : L'Italie!*

KAATJE (rêveuse)

L'Italie...

JEAN

*Ah! peux-tu comprendre ce qu'elle est!
Imagine un jardin parsemé de palais!
Imagine, baignant dans la mer qui les frange,
Des forêts d'orangers ployant sous les oranges;
Une plaine riante où les villes émergent
Sous un ciel pur comme la robe de la Vierge,
Et montrent, par-dessus les murs qui les entourent,
L'essor ailé des campaniles et des tours!
Imagine des rocs d'où tombent des cascades,
Des grand'routes passant sous d'énormes arcades,
Des monuments bâtis dans les temps fabuleux,
Et, comme un dais, sur tout cela, l'infini bleu
Du ciel, sans un nuage, avec la seule tache
Qu'y fait, de sa fumée ondoyante en panache,
— Dix fois plus haut que Saint-Laurent de Rotterdam, —
Un mont nommé Vésuve et qui crache des flammes!*

KAATJE

Ah! tu prendras bien garde!

JEAN

*Il faudrait qu'on te dise
L'orgueil de Rome et la volupté de Venise ;
Quel goût large et formel unit à la nature
Le luxe fastueux de leurs architectures ;
Comment la gloire du passé s'y perpétue
Par le geste éternel et vivant des statues,
Et combien l'homme y met de plaisir et d'étude
A vêtir richement ses nobles attitudes !
Puis, mieux encor, dans les églises, les couvents
Et les palais, partout, les tableaux émouvants
Où notre âme retrouve, exaltée et ravie,
A la fois tous les rêves et toute la vie !*

KAATJE (avec admiration)

Ah! Jean!

JEAN

*Compare donc à ces merveilles l'art
Que peuvent inspirer nos pays de brouillard,
Leur sol sans imprévu, leurs horizons sans joie,
Le morne clair-obscur où les couleurs se noient,
Et vois-tu défilier sur l'ampleur d'une fresque
Nos paysans lourdauds dans leurs habits grotesques ?*

KAATJE

C'est vrai!

JEAN

*Dire qu'il est des peintres qui prétendent
Ne peindre que ce paysage de Hollande;
Qui se font comme un point d'honneur d'être indigents
D'imagination et dessinent les gens
Qu'on rencontre à l'église ou dans les cabarets!
Ah! je te jure moi, que je préférerais,
Plutôt que de peindre un garçon de moulin,
Manger ma toile et boire mon huile de lin!
Mais là-bas, rien n'est laid et mes yeux verront clair!
Je peindrai des héros et des dieux : Jupiter,
Europe...*

KAATJE

Jupiter? Dis, quel est ce héros?

JEAN

*Jupiter est un dieu qui se change en taureau;
Europe est une enfant qu'il aime et qu'il enlève.
C'est au bord de la mer, vois-tu; le jour se lève;
Un triton souffle dans une trompe d'écaille;
Et tandis que le dieu, dans l'eau jusqu'au poitrail,
Hume le vent marin de ses naseaux qui fument,
Que le soleil vermeil fait scintiller l'écume,
Qu'Europe, rose comme les roses qui l'ornent,
Crie et rit et se tient à l'arc d'or des deux cornes,
Des naïades les suivent en blondes escadres,
Et des petits amours volent aux coins du cadre!*

KAATJE (éblouie)

Oh! vraiment, tu pourrais peindre un tableau pareil ?

JEAN

*Oui! — Pas de suite... Il faut écouter les conseils
Des grands maîtres d'abord, et travailler beaucoup.
Mais ce travail, je veux m'y plonger jusqu'au cou,
Et pendant mes deux ans de labeur et de lutte,
Je ne quitterai pas mon pinceau dix minutes!*

KAATJE

Deux ans!

JEAN

Mais oui.

KAATJE

*Deux ans ; sans nous ; sans la maison,
Le jardin, tout ceci qui fut ton horizon
Et où tu as passé ta vie!*

JEAN

*Il le faut bien,
Kaatje, pour revenir savant!*

KAATJE

Si tu reviens!

JEAN

Es-tu folle! En voilà des propos saugrenus!

KAATJE

Tous ceux qui sont partis sont-ils donc revenus ?

JEAN

Que veux-tu qu'il m'arrive ?

KAATJE

Oh ! que sait-on ! Deux ans !

Le sort malicieux ; les hommes malfaisants ;

Toi, seul, là-bas, de l'autre côté de la terre,

Et nous ici, tes vieux parents...

JEAN

Veux-tu te taire !

Suis-je donc le premier qui s'absente ? Du reste

Mes vieux parents sont bien solides ; tu leur restes,

Et pourvu que tes soins vigilants les entourent,

Ils ont dit qu'ils pourraient attendre mon retour.

Personne jusqu'ici n'avait craint ce voyage ;

Et voilà que tu viens m'en parler, sans courage,

Comme une enfant, et tu te mets à divaguer !

Ah ! pourquoi me dis-tu ces choses ? J'étais gai ;

Je m'en allais dispos, vaillant, sans repentir,

Et tu veux m'enlever mon bonheur de partir !

KAATJE

Jean ! Jean ! Pardonne-moi ! Ne sois pas abattu !

C'est vrai ; j'ai tort ; je suis mauvaise ; mais, vois-tu,

*C'est si loin! Un espace si grand nous écarte
De toi, que j'en ai peur! Mais il faut que tu partes
Gâiment! Regarde, aucune crainte ne m'effleure,
C'est fini, et je suis contente!...*

JEAN

Mais tu pleures?

KAATJE

Hélas!...

JEAN

*Sois raisonnable! Allons! Pour que je peigne
Autre chose que des blasons et des enseignes,
Pour que je sois un maître et non plus un manoeuvre,
Il faut que j'aie à apprendre à faire des chefs-d'œuvre!*

KAATJE

*Sans doute. Mais si l'on est sage en s'en allant,
Faut-il aller si loin pour avoir du talent?
Ne peut-on pas, chez nous...*

JEAN

*Mais c'est de la folie
Petite! Ici? Chez nous? Quand on a l'Italie!
Ecoute; si, parfois, tu m'as vu pâle et triste,
C'est qu'elle m'obsédait, comme tous les artistes!
Kaatje, tu sais si j'aime mon art! Eh bien, songe
Que pour les yeux d'un peintre, ici, tout est mensonge,*

*Tout est laid, tout est médiocrement réel,
Tandis que là, là-bas où peignit Raphaël,
Sous un soleil si beau qu'il exalte les choses
Et que leurs ruines même y restent grandioses,
Là-bas, la beauté parle aux yeux dès le berceau,
Et le peintre inspiré qui saisit ses pinceaux
Afin d'éterniser son rêve épanoui,
Croit tenir des rayons dans ses doigts éblouis!
Oui, ce pèlerinage est saint ! Et je méprise
Qui, se disant artiste, en craindrait l'entreprise!
Vois comme autour de nous les grands l'ont su com-
prendre :
Hemskerk, Moro, Floris — le Raphaël des Flandres —
Avant eux, Van Orley, Jean Swart, tous, tant soient-ils,
Sont partis au pays de l'art et de l'exil,
Mais pour en revenir glorieux et sacrés,
Et maîtres du destin comme je reviendrai !*

KAATJE

Ah ! Jean !

JEAN

*Tous, ils tentaient le sort aventureux !
Pour suivre leur chimère, un grand nombre d'entre eux
S'en allaient, sans argent, vivant des jours entiers
Sans manger, asservis aux plus humbles métiers,
Couchant dans les fossés des chemins, demi-nus,
Mais toujours confiants, et toujours soutenus*

*Par le pressentiment du monde merveilleux
Dont les Alpes cachaient le sourire à leurs yeux!
Touchant au but, enfin, tels de petits garçons,
Ils allaient à l'école et prenaient des leçons.
Leurs maîtres s'appelaient — sans parler des anciens —
Raphaël, Léonard de Vinci, le Titien!
Attentifs à copier les fresques et les toiles,
Ils sentaient, peu à peu, comme on voit les étoiles
Une à une éclairer l'obscurité des nues,
S'allumer dans leur cœur des flammes inconnues!
Après deux ans, trois ans, d'efforts et de combats,
Ils reprenaient le long chemin des Pays-Bas,
Mais des clairs souvenirs de ces quelques années
Leur existence entière était illuminée!
A tel point que ce beau Flamand, ce grand Floris
Dont je citais le nom tantôt, disait jadis,
— Lui qui pourtant connut tous les succès des hommes —
Que son plus fier bonheur était d'avoir, à Rome,
Mêlé des pleurs de joie aux cris de ses louanges,
Le jour de la Noël où le vieux Michel-Ange,
Libérant à jamais ses titans prisonniers,
Fit tomber le rideau du Jugement dernier!*

KAATJE (avec un cri d'admiration)

Ah! Jean!

JEAN

*Dis, comprends-tu maintenant que mon cœur
Veuille connaître aussi le goût de ce bonheur.*

*Et, s'échappant à nos tristesses coutumières,
Se baigner dans ce fleuve d'art et de lumière?
Il faut donc qu'on me laisse partir aujourd'hui
Pour que j'exprime enfin ce qui s'éveille en lui,
Et que je le rapporte à mon pays que j'aime,
Grandi par cet exil, sauvé par ce baptême!*

KAATJE (enthousiasmée)

*Oui! Va! Va! Je t'assure que je suis sincère!
Oui! Ton départ est beau, ton exil nécessaire!
Vois, je ne pleure plus! Car dans mon cœur d'enfant,
Lorsque tu me parlais d'un retour triomphant
Après avoir été là-bas suivre ta voie,
Tu as bien vu que j'écoutais chanter ma joie!
Je devine déjà l'œuvre altière et parfaite,
Je pressens ta maîtrise; et le beau jour de fête
Où nous te reverrons ici, dans ces vieux murs
Illustrés par ta gloire et ton nom, sois bien sûr
Que c'est moi, Jean, qui te sourirai la première;
Et je serai la plus heureuse et la plus fière!*

JEAN (touché)

Kaatje!

KAATJE

*Pars sans regrets; pars sans inquiétude!
Tes parents m'ont pour consoler leur solitude...
Mais... tu leur écriras?*

JEAN

*Bien sûr que j'écrirai!
Vous saurez tout! Comment je vis; par où j'irai;
Ce que je fais; quels sont mes maîtres, mes amis!*

KAATJE

Et tu seras prudent? Bien prudent?

JEAN

*C'est promis!
Mais encor sois sans crainte! On dirait, — Dieu me
[damne! —
Que je vais naviguer par la mer Océane
Sur un petit bateau construit pour naufrager!
L'existence n'est pas plus féconde en dangers
A Venise, à Florence, à Mantoue, à Bologne,
Qu'ici! Chaque matin, vaillant à ma besogne,
J'apprendrai sans péril ce qu'il faut que j'apprenne.
Je vendrai mes tableaux! Et pour te faire étrenne
Du premier sou d'argent produit par mon travail,
Kaatje, je t'enverrai des perles de corail!*

KAATJE

*Que tu es bon!... Alors... et j'y mets tous mes vœux,
Je vais te faire aussi mon cadeau, si tu veux?*

JEAN (souriant)

Mais oui; quoi?

KAATJE (hésitant, et lui tendant une médaille)

*Tiens... ceci ; pour qu'elle te protège,
Prends cette image... et ne ris pas...*

JEAN (ému, prenant la médaille)

Pourquoi rirais-je ?

Il embrasse Kaatje.

Bonne petite ; bonne et charmante petite !

A ce moment la porte de gauche s'est ouverte et le père de Jean paraît. Il regarde en souriant les deux enfants.

LE PÈRE

Eh bien ! C'est déjà votre adieu que vous vous dites ?

JEAN

*Non, père, il n'est point temps, n'est-ce pas ? Je l'embrasse
Parce qu'elle a encor plus de cœur que de grâce
Et de simple bonté que de ciel dans les yeux.*

LE PÈRE (caressant la joue de Kaatje)

Tu vois ça d'aujourd'hui ?

JEAN

Non ; mais je le vois mieux !

LE PÈRE

Et d'où vient cette découverte ?

JEAN

De ceci :

*Elle a vu que j'avais en partant le souci
Du chagrin que j'allais causer à mes parents ;
Mais elle m'a rendu mon calme en m'assurant
Que mon père, que j'aime, et ma mère, que j'aime,
Seraient aimés par elle autant que par moi-même !*

LE PÈRE

*Voilà des sentiments qui n'étaient un secret
Que pour toi seul ici ! Es-tu prêt ?*

JEAN

Je suis prêt.

LE PÈRE

Ton passe-port ?

JEAN

Je l'ai. Quelle littérature !

*C'est d'abord mon portrait — ou ma caricature !
Front, nez, bouche, menton, oreilles et crinière,
J'ai tout extraordinairement ordinaire.
Ensuite le pouvoir échevinal atteste
Que n'étant point lépreux et n'ayant pas la peste,
J'ai droit de circuler, de trotter, de courir,
Il embrasse Kaatje.
Et qu'on peut m'embrasser sans crainte d'en mourir !*

LE PÈRE

Enfant! Tu as ta lettre?

JEAN

Oui.

LE PÈRE

Aussitôt entré

*Dans Anvers, tu vas donc, derrière Saint-André,
Chez Isaac Salomon — il est fort obligeant ; —
Là, tu donnes ta lettre ; il te compte l'argent
Que tu mets prudemment dans ta poche, à l'écart ;
Puis tu le remercies encore de ma part.
C'est bien compris ? Voici ta mère...*

La mère est entrée par la porte de gauche. Le père se tournant vers elle et faisant un effort pour paraître d'humeur tranquille :

Eh bien, maman,

Vous avez emballé ce mauvais garnement?

Tout est-il en ordre?

LA MÈRE (émue)

Oui... Tout est en ordre... enfin!

LE PÈRE (à Jean)

Il ne faut point partir trop tard.

LA MÈRE (à Jean)

Tu n'as pas faim?

JEAN

*Non, non ; j'ai fait un vrai déjeuner monacal
Tantôt !*

LE PÈRE (après être remonté jusqu'au perron)

Voilà Jacob et le petit cheval.

A Jean.

Tu as bien tout ? Ton sac est là ?

LA MÈRE (à Jean)

Ton escarcelle ?

JEAN

Oui...

LA MÈRE (lui met son manteau sur le bras)

Ton manteau...

LE PÈRE (redescendant vers Jean)

*Tu n'as plus qu'à te mettre en selle ;
Il est ton heure.*

JEAN (très ému)

Bien...

LE PÈRE (le prenant près de lui)

*Petit Jean, tu t'en vas,
Parce que nous avons compris qu'il ne faut pas*

*Que l'égoïste amour que nous aurions pour toi
Mêle un seul jour de deuil aux jours que tu nous dois.
Si nous t'avons permis ce voyage de Rome,
Si nous allons te voir t'en aller, comme un homme,
Tantôt, et disparaître au coin de la maison,
C'est que tu fus toujours un brave et bon garçon,
Et que nous sommes sûrs que dans deux ans, à l'heure
Où nous te reverrons dans la vieille demeure,
Tu nous rapporteras du pays des Romains,
Ce cœur honnête et droit que je sens sous ma main.*

JEAN

Mon père...

LE PÈRE

*Les conseils que l'on donne au départ
Sont des mots superflus et qui viennent trop tard.
C'est dans les souvenirs profonds de ton enfance
Qu'il faut chercher ta force aux jours de défaillance.
Si tu doutes jamais devant la route à suivre,
Rappelle-toi comment nous t'apprîmes à vivre,
Comment depuis vingt ans notre voix t'a conduit...
Elle n'a rien de plus à te dire aujourd'hui.*

JEAN

Mon père...

LE PÈRE (très ému)

*Va. Crains Dieu ; sois vaillant ; souviens-toi
Que ta place est toujours ici, sous notre toit,*

*Et qu'il n'est point d'amour plus complet, plus intense
Que celui qui, malgré la longueur de l'absence,
Tendre au frère oublieux, fidèle au fils ingrat,
Attendrait malgré tout l'heure où tu reviendras!*

JEAN (l'étreignant)

Ah! mon père, vous savez bien...

LE PÈRE (domptant son émotion)

Oui, oui; je sais;

Va...

LA MÈRE (le serrant contre elle)

*Mon bon petit Jean, laisse-moi t'embrasser
Encore!*

JEAN (embrassant tendrement Kaatje)

Kaatje!

KAATJE

Jean!

JEAN (brusquement, se dégageant et allant jusqu'à la porte)

A bientôt!... Je reviens!...

LE PÈRE (du seuil)

Au revoir!

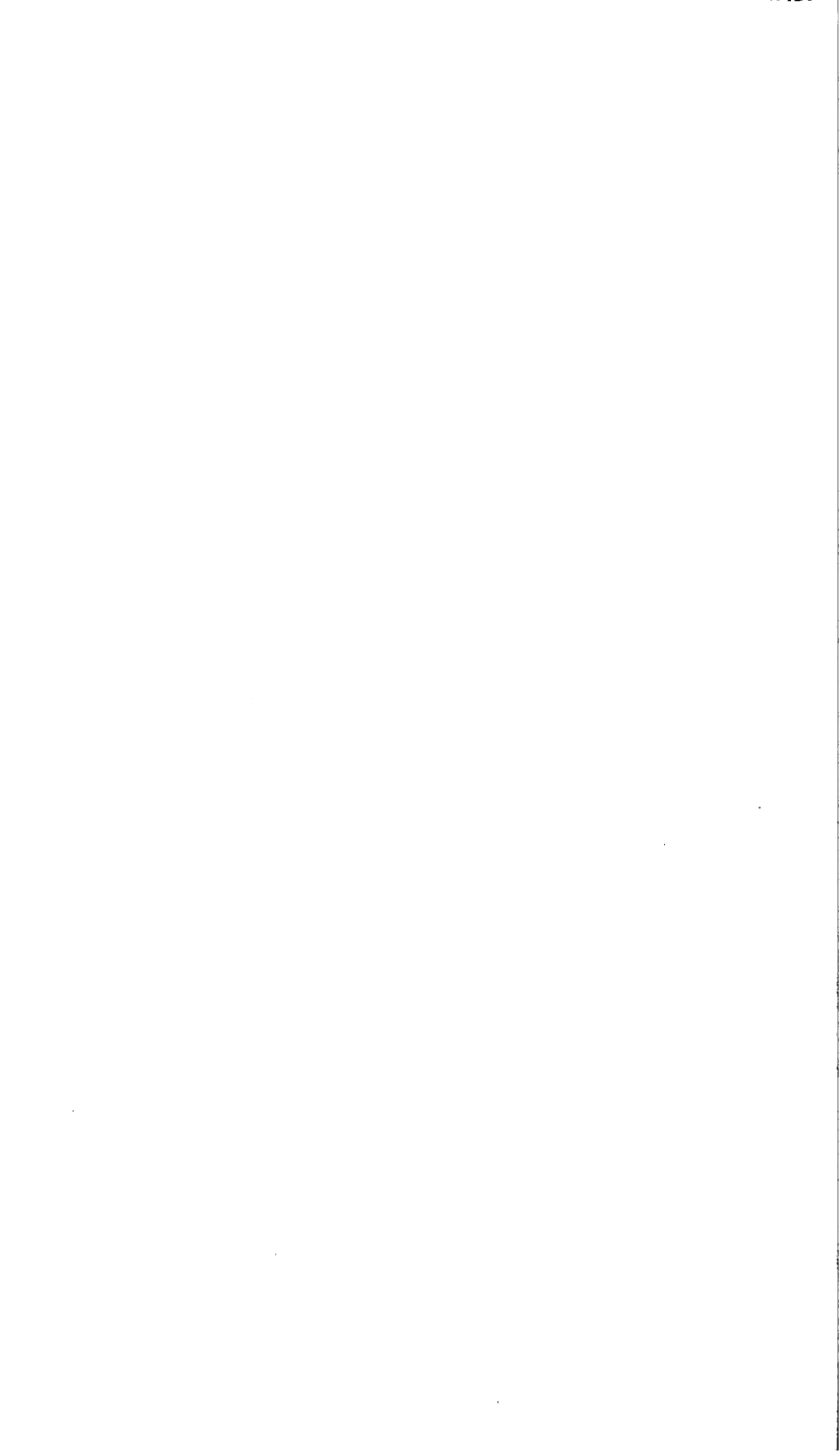
JEAN (disparait, mais on entend encore sa voix)

Au revoir!...

KAATJE (se tourne vers les parents et les embrasse
dans un élan de tendresse)

Ah! Je vous aime bien!

Ainsi se termine le premier acte.



DEUXIÈME ACTE

Deux ans et demi après le départ de Jean, son père et sa mère s'entretiennent, dans cette même chambre, à la fin d'un après-midi d'octobre. La mère file, assise devant l'âtre où flambent les bûches ; le père se promène de long en large et s'approche par instants de la fenêtre. La porte du fond est fermée, mais au linteau se trouve suspendue une épaisse guirlande de feuillage et de fleurs.

LA MÈRE (soudain lève la tête et prête l'oreille)

Ecoute!...

LE PÈRE (s'arrête, puis, après avoir écouté)

C'est Jacob qui ferme l'écurie.

LA MÈRE (après un silence)

*Pourvu qu'il n'ait pas pris à travers les prairies!
Kaatje a dit que la route était comme un marais.*

LE PÈRE (qui a repris sa promenade)

*S'il a quitté Dordrecht ce matin, il devrait
Être ici!...*

LA MÈRE

*Mais s'est-il mis de bonne heure en route?
Hier au soir, il était bien fatigué sans doute;
Et s'il s'est levé tard, il ne sera parti
Qu'après son déjeuner...*

LE PÈRE

Tu crois?

LA MÈRE

Pauvre petit!

LE PÈRE

Tout de même il devrait être ici! C'est étrange!

LA MÈRE (impatiente)

Reste donc! On dirait que les pieds te démangent.

LE PÈRE (s'arrêtant)

Il n'indiquait pas l'heure dans sa lettre?

LA MÈRE

Non.

*Il aura retrouvé peut-être un compagnon.
Que de choses à dire après deux ans passés !*

LE PÈRE

*Il me semble pourtant que je serais pressé!...
As-tu la lettre?*

LA MÈRE (la lui tendant)

Tiens.

LE PÈRE (s'assied, et après l'avoir relue)

*Comme renseignements
C'est peu précis. L'as-tu bien lue?*

LA MÈRE

Assurément!

LE PÈRE

*Et ne trouves-tu pas qu'elle est — comment dirais-je? —
Un peu bizarre?*

LA MÈRE

En quoi?

LE PÈRE

*Je ne sais... Il abrège
Toute explication... Il dit : « N'annoncez point
Mon retour ; je ne veux ni fête, ni témoins
De ma joie ! » — On dirait qu'il se cache...*

LA MÈRE

Tu rêves !

Cette lettre est pareille à tant d'autres !

LE PÈRE

Plus brève !

LA MÈRE

*Justement parce qu'il revient ! Il se rend compte
Que nous avons besoin que sa voix nous raconte
Ce que jusqu'à présent ses doigts nous ont écrit.
Et, quant au reste, souviens-toi de son mépris
Pour les réceptions comme des carnivals,
Et combien l'amusa le retour triomphal
Du cousin de Gouda qui revenait chez lui
D'un séjour à Florence — et n'a rien fait depuis !
Tout cela me paraît bien naturel !*

LE PÈRE

Peut-être...

Il se remet en marche.

Ah ! serons-nous contents de le voir apparaître !...

Il s'arrête.

Ecoute !... Non...

LA MÈRE

Pour Dieu, demeure donc en place!

LE PÈRE

*Eh! je n'ai pas ton calme devant ta filasse!
Libre à toi de rester à l'attendre en rêvant!
Moi, je m'agite! Moi, j'aime bien mon enfant!
Et j'ai l'impression, lorsque je te regarde,
Que c'est ce calme indifférent qui le retarde!*

LA MÈRE (tranquillement)

*C'est entendu. Mais tous ces gestes et ces mots
Ne le ramèneront pas une heure plus tôt;
Et pour penser à lui comme mon cœur y pense
J'ai besoin de mon calme, et j'aime mon silence.*

LE PÈRE (avec bonté)

Je suis brusque... Cela m'énerve!...

LA MÈRE

Pourquoi donc?

*Depuis deux ans qu'il est parti, nous l'attendons!
Il n'avait pas franchi le portail de la cour
Que j'avais l'anxieux désir de son retour!
C'est vrai, j'ai dédaigné les plaintes inutiles,
Mais depuis son départ ma vie est immobile.
On dirait que le ciel, durant des jours sans nombre,
A mis sur la maison la tristesse d'une ombre*

*Où mes mains remplissaient leur tâche coutumière,
Tandis que ma pensée, au loin, dans la lumière,
A tout instant du jour essayait de le suivre!
Oui, près de vous, mon corps continuait à vivre,
Mais je vous imposais le cruel sacrifice
D'admettre que mon cœur allât tout à mon fils,
Je vous le reprenais pour qu'il fût mieux à lui...*

LE PÈRE (protestant)

Femme!

LA MÈRE

Et c'est à tel point qu'il me semble, aujourd'hui,

*Lorsqu'enfin nous allons sourire à son visage,
Que moi aussi je vous reviens d'un long voyage!
Ah! je m'en suis souvent, bien souvent, repentie!
Pauvre Kaatje! Si tendrement bonne et gentille!
Et toi! Je voyais bien que tu souffrais aussi!*

LE PÈRE

Sans doute; mais...

LA MÈRE

*Allons; ne fais pas l'endurci;
Lorsque tu revenais de ta visite aux digues
Sans retrouver sa belle jeunesse, prodigue
De gaieté, n'as-tu pas senti peser le deuil
De son absence? Et quand, assis dans ton fauteuil,*

*Tu rêvais tout un soir, sans que Kaatje parvînt
A te distraire un peu de l'espérer en vain,
Crois-tu que j'ignorais quels chemins avait pris
Ce rêve incessamment refait par ton esprit ?*

LE PÈRE

*C'est vrai, femme ! C'est effrayant comme on les aime,
N'est-ce pas ? Moi non plus, je ne suis plus moi-même
Depuis deux ans ! L'absence a ceci de cruel
Que le doute est son compagnon continuel.
Les sentiments n'ont plus de nuances légères ;
On ignore, et la moindre crainte s'exagère ;
Tout se grossit, ou se déforme, ou se transpose ;
Et dans l'indifférence impassible des choses,
Revoyant les enfants partis, mais sachant bien
Qu'ils ne sont pas restés tels que l'on s'en souvient,
Et qu'on ne connaît plus que l'image glacée
De leurs traits d'autrefois dans leur vie effacée,
La séparation fait qu'on les aime alors
Comme on les aimerait, hélas, s'ils étaient morts !*

LA MÈRE

*Ah ! tais-toi ! Tu sais bien que Jean n'a pas changé !
Et puisque nous touchons à la fin des dangers,
Et qu'il va revenir, notre enfant, notre artiste,
Comment peux-tu penser encor des choses tristes !...*

LE PÈRE

*Parce que ce retard m'inquiète! Le soir
Est proche; dans une heure on n'y pourra plus voir.
Et Kaatje? Est-elle ici?*

LA MÈRE

Mais je me le demande.

LE PÈRE

On l'entendrait!

LA MÈRE (montrant la porte du fond)

*Bien sûr. As-tu vu ses guirlandes?
Et pour qu'il soit touché d'un plus aimable accueil,
Elle a fait des dessins de sable sur le seuil!
Mélant à ses chansons des rires imprromptus,
Elle est comme un pinson depuis hier!*

LE PÈRE

Penses-tu

*Qu'elle l'attende avec une autre impatience
Qu'une sœur attendant son frère?*

LA MÈRE (souriant)

*Je le pense ;
Car elle n'aime pas qu'on l'appelle sa sœur.*

LE PÈRE

Et tu souris?

LA MÈRE

Mais oui! Je songe à du bonheur.

Pourquoi pas?

LE PÈRE

Oui; sans doute. Elle ne t'a jamais

Rien dit?

LA MÈRE

*Jamais un mot. Mais j'ai vu qu'elle aimait
D'en parler; qu'un seul nom ne quittait pas sa bouche;
Qu'elle s'intéressait à tout ce qui le touche;
Que les jours où ses lettres devaient arriver
Elle était la plus matinale à se lever;
Et qu'à l'insu des vœux de son cœur innocent,
Sa vie était mêlée à celle de l'absent.*

LE PÈRE

Mais lui?

LA MÈRE

*Lui, reviendra comme il s'en est allé,
Tout à son art, l'esprit et les yeux aveuglés
Par de graves projets ou de belles folies!
Mais quand il la verra, si fraîche, si jolie,*

*Et qu'agiront sur lui, peu à peu, la puissance
Et le charme continuel de sa présence,
Pourquoi s'en irait-il chercher l'amour au loin ?
Et l'imagines-tu restant aveugle au point
De ne pas découvrir l'amour qu'il sollicite
Fleuri comme un lilas au cœur de la petite?*

LE PÈRE

*Ah ! de tous les bonheurs, je n'en connais aucun
Femme, qui nous serait...*

LA MÈRE (prêtant l'oreille)

Écoute!... On vient... quelqu'un...

Kaatje entre, joyeuse, par la porte du fond. Elle a les cheveux couverts d'une coiffe légère; elle porte un petit casaquin garni de fourrure.

LE PÈRE

C'est Kaatje!

LA MÈRE

D'où viens-tu?

KAATJE

De la route.

LE PÈRE

Personne

Encore!

KAATJE (considérant leur air consterné)

Qu'avez-vous?

LE PÈRE

Ce retard nous étonne,

Et la mère s'agite!

KAATJE (riant)

Et tu la tranquillises!

Elle enlève son casaquin.

*Il fait froid! J'ai marché jusqu'où l'on voit l'église
De Gorcum!*

LE PÈRE

Tu es rose.

KAATJE

Oui, d'avoir lutté contre

Le vent!

LE PÈRE

Où allais-tu, petite?

KAATJE

A sa rencontre!

Mais la nuit est tombée et je suis revenue.

Oh! vous auriez dû voir, au bout de l'avenue

*De peupliers, le merveilleux soleil couchant !
Un brouillard délicat baignait déjà les champs ;
Les ailes des moulins reposaient leur fatigue ;
Un oiseau, caché dans un arbre de la digue,
S'est fièrement mis à chanter vers le soleil
Qui touchait le gazon de son disque vermeil.
Alors, comme s'il n'attendait que ce signal,
Un grand rayon de flamme empourpra le canal,
Et tout eut l'écarlate et l'or de son éclat ;
Et je pensais : Oui, oui, c'est bien comme cela,
Par un soir de bonheur, de gloire et de chanson,
Que notre Jean doit revenir dans sa maison !*

LE PÈRE

Mais tu ne l'as point vu !

KAATJE

*Non ; je n'ai rencontré
Personne sur la route, et j'ai voulu rentrer
Avant qu'il ne fit noir. Que dis-tu des feuillages ?
Elle montre la guirlande.*

LA MÈRE

C'est charmant.

LE PÈRE (impatient)

*Verrons-nous la fin de ce voyage !
Ce retard, à la fin, me fait craindre un malheur !*

KAATJE

*Il n'est pas en retard, puisqu'il n'a pas dit l'heure
De son retour !*

LE PÈRE (mécontent)

*N'importe! Il devrait être ici!
Ou bien il aurait pu nous prévenir aussi!
C'est un enfant!*

KAATJE (conciliante)

*Comment peux-tu te mettre en peine
A ce point? Ce n'est pas le jour qui le ramène
Que j'imaginerai quelque malheur à craindre!
Et vraiment, avons-nous le droit de nous en plaindre,
Alors qu'il nous donna sans fin mille détails
Sur sa vie, et sur son voyage, et son travail?
Nous l'avons, souviens-toi, par ses pages écrites,
Suivi dans son effort et dans sa réussite,
Et des gros incidents aux faits sans importance,
Il nous a tout appris de sa claire existence!*

LE PÈRE

C'est vrai!

KAATJE

*Combien de fois nous fis-tu la lecture
De ses récits joyeux et remplis d'aventures?*

LE PÈRE

C'est vrai!

KAATJE (elle s'assied sur les genoux du père)

*Rappelle-toi sa lettre de Milan,
Et le bon tour qu'il fit à ce peintre insolent!
Et son arrivée à Ferrare où son hôtesse,
Le prenant pour un duc, l'appelait « Votre Altesse »
Quand, la veille, on avait voulu lui faire aumône
Sur la grand'route! Et puis, l'histoire de Crémone,
Où, pour payer sa chambre, il fit, en bon artiste,
Le portrait du petit garçon de l'aubergiste!
Et Rome! Et sa stupeur, un jour, dans une église,
Devant une statue énorme de Moïse!
Et puis Saint-Pierre! Et puis la bénédiction
Du pape! Et puis ce coup et cette émotion,
Lorsqu'une même lettre, un matin, nous apprit
Qu'il était si malade et qu'il était guéri!
Puis sa rencontre avec Jean Breughel, le Flamand!...*

LE PÈRE (riant)

Tu te souviens de tout!

KAATJE

*Mais naturellement!
Et de bien d'autres choses encor! Par exemple
De nos rires, quand nous regardâmes ensemble*

*Le cahier de croquis qu'il envoya de Rome
En même temps qu'un chapelet pour mère; et comme
J'eus le cœur inondé d'un plaisir sans pareil
Par mon beau collier rouge et mes boucles d'oreilles!
Ah! oui, je me souviens! J'ai compté chaque soir
Les jours qui précédaient l'instant de le revoir,
Et quelque chose en moi s'allégeait à mesure
Que l'heure en devenait plus prochaine et plus sûre!*

LA MÈRE

Tu pensais donc à lui?

KAATJE (simplement et rieuse)

Partout; même à la messe!

*Ainsi l'été dernier, quand ce fut la kermesse,
Le cortège, le bal m'étaient indifférents.
Je n'avais pas le cœur à danser, tu comprends!
Et quand je regardais la taille et le visage
De tous les jeunes gens venus du voisinage,
Sérieux ou rieurs, graves ou belliqueux,
« Notre Jean », me disais-je, « est cent fois plus beau
[qu'eux! »*

*Alors le soir, lorsque la danse commença,
J'ai voulu...*

Elle s'interrompt brusquement et quitte les genoux du père.

...Mais pourquoi me demandez-vous ça?

C'était tout naturel!

LE PÈRE (affectueux)

*Mais oui, Kaatje, c'était
Tout naturel! Et tu disais vrai; le fait est
Qu'il a si largement donné de ses nouvelles,
Qu'il aura beau, demain, se creuser la cervelle
Pour conter une seule chose qu'il a faite,
Sans que nous lui disions : Tais-toi! Tu te répètes!
N'est-ce pas?*

KAATJE

Que tu es méchant!

LA MÈRE

Mais non, il rit!

LE PÈRE

*Je ris! Je reconnais qu'il a beaucoup écrit,
Et que nul n'eût été meilleur! Ce qui n'empêche
Que je serais heureux pourtant qu'il se dépêche!*

Pendant cette conversation, lentement le jour s'est éteint. La mère a allumé la lampe de cuivre qui se trouve sur la table. La chambre n'est éclairée que par sa flamme et celle du foyer.

LA MÈRE

La nuit est tout à fait tombée!

LE PÈRE (après s'être approché de la fenêtre)

Il fait obscur

Au point de se casser la tête contre un mur!

Il aurait dû nous prévenir! Vraiment, c'est mal!

LA MÈRE (éplorée)

Il a pu s'égarer... ou tomber de cheval!

KAATJE (les rassurant)

Il va venir!

LE PÈRE

Mais quand? Ce retard me consterne!

LA MÈRE

Si Jacob s'en allait avec une lanterne

A sa rencontre? Il est encor là?

LE PÈRE

Je l'espère!

A Kaatje.

Comment donc restes-tu si calme, toi?

KAATJE

Mais, père,

Parce que tout me dit cette angoisse sans cause!

Elle le force à s'asseoir et se rassied près de lui.

Bien souvent, n'est-on pas si certain d'une chose,

*Que cette seule foi la réaliserait ?
Je sens qu'il nous revient, qu'il est ici, tout près,
Et qu'il galope sur la route ! C'est certain !
Voici trois ans, lorsqu'il apprenait le latin
Chez le curé, le soir, quand il rentrait souper,
Je le suivais ainsi sans jamais me tromper !
Mère était là, filant ; je travaillais près d'elle ;
Attentive à mon rêve autant qu'à ma dentelle,
Je mêlais ses fils blancs au réseau de mes songes ;
Je me disais : Il sort du presbytère ; il longe
Le grand mur de l'église ; il traverse la place ;
Le voici dans la rue ; et maintenant il passe
La porte de la cour ; il monte vivement
Les marches ; il est là ! Et, comme en ce moment,
C'était dans tout mon cœur ce plaisir, cet émoi...
Ecoutez !...*

En prononçant avec fièvre ces dernières paroles, Kaatje s'est levée brusquement. On entend du bruit au dehors. Les parents se lèvent aussi.

LA MÈRE

Jean !

KAATJE

C'est lui !

LA MÈRE

Jean !

LE PÈRE (ouvrant la porte)

C'est toi Jean?

JEAN (apparaît et s'arrête sur le seuil)

C'est moi.

LE PÈRE (lui tendant les bras)

Mon enfant!

LA MÈRE (l'embrassant)

Mon petit enfant!

LE PÈRE

Nous t'attendons

Depuis l'aube!

LA MÈRE

Mon petit Jean!

LE PÈRE

Mais entre donc!

Qu'as-tu?

JEAN (qui n'a pas bougé de place, écarte ses parents
de la main, et très ému)

*Mon père... il faut... avant que j'entre ici,
Que je vous parle...*

LE PÈRE (surpris)

Eh bien, quoi? Qu'y a-t-il?

JEAN (avec peine)

Voici :

*Pardon, d'abord, de m'être tu jusque ce soir!...
Je ne sais pas si vous voudrez me recevoir
Tel que je vous reviens... tremblant de votre blâme...
Car je ne suis plus seul... ma femme est là...*

LE PÈRE (stupéfait)

Ta femme?

JEAN

Ma femme est là...

LE PÈRE

Que veux-tu dire?

JEAN (toujours devant la porte ouverte)

Ah! vous aurez

*Pitié d'elle, mon père, à l'heure où vous saurez
Ce qui fut... Je ne cherche aucune échappatoire...*

LE PÈRE

Parle donc!

JEAN

Je ne puis dire toute l'histoire

*Maintenant... mais voici ce qu'il faut en connaître :
Nous sommes mariés depuis trois mois ; un prêtre,
Devant le saint autel d'une église romaine,
Nous a bénis .. ma femme est là... je la ramène...
Oui ! je sais tous mes torts ! Mais je vous certifie
Que cette femme est digne d'être votre fille,
Et de prendre avec moi place à votre foyer ...
Mais si tel n'est pas votre avis... si vous croyez
Ne pas pouvoir, hélas ! lui faire bon accueil,
C'est bien !... C'est pour cela que je m'arrête au seuil !...*

LA MÈRE (éplorée)

Jean !

LE PÈRE

*Toi ! Qui devais croire à notre bienveillance,
Si tu dis vrai, pourquoi tes craintes, ton silence ?*

JEAN

Père...

LE PÈRE

*Si tu prétends rentrer la tête haute
Ici, pourquoi cacher cela comme une faute?...*

JEAN (toujours sur le seuil, suppliant)

*Père, soyez sévère et dur, c'est votre droit,
Mais répondez, je vous en supplie... elle a froid...*

LE PÈRE (après un silence)

Qu'elle entre!

JEAN (se retourne et appelle, doucement)

Pomona?... Viens; tu as froid?

En disant ces mots il s'est approché tendrement de Pomona, qui entre hésitante et craintive. Elle est couverte d'un manteau qui l'enveloppe toute et ses cheveux noirs sont entourés d'une écharpe.

POMONA (répondant à Jean timidement)

Un peu.

JEAN (à son père)

Vous voulez bien qu'elle se mette près du feu?...

Il conduit Pomona devant la cheminée.

Veux-tu t'asseoir?

POMONA (à voix basse)

Non, non; c'est bien ainsi; debout...

Un long silence. Les parents et Kaatje ont regardé l'Italienne, sans faire un geste.

JEAN (debout près de la table, se décide à parler, très ému

*Je vous ai dit, mon père, que vous sauriez tout
Et vous déciderez de notre sort après...*

A la mère et à Kaatje qui se dirigent vers la porte.

Oh! restez!... Elle et moi n'avons plus de secrets!

Avec hésitation.

*A Rome, j'habitais dans la même maison
Que ses parents... Ainsi nous fîmes liaison
Eux et moi... L'on finit, lorsque l'on est voisins
Par se parler... Je traversais leur magasin
Chaque jour... On se rend aussi quelques services...
Puis, j'étais seul!... Souvent, sans que je l'écrivisse,
Ma solitude me fut lourde! Ah! l'Italie
Unit à ses beautés bien des mélancolies,
Et déchire parfois d'un accent trop sonore
La sensibilité de nos âmes du Nord!
Mes lettres ne disaient que mes jours de gaieté!
Que de fois cependant n'ai-je pas regretté
Sous le ciel qu'un azur éternel égalise,
Le charme nuancé des saisons indécises
Et, las de ces cités superbes et fameuses,
Un moulin de Hollande à côté de la Meuse!...
Alors, pour écarter ces regrets affligeants,
Il m'était bon d'aller m'asseoir, parmi ces gens
Qui mettaient dans mon cœur la caresse amicale
De leur parole affectueuse et musicale...*

Montrant Pomona.

*C'est là que je l'ai vue... Elle est l'ainée... Elle est
Aussi la plus jolie!... Elle me consolait
Quand j'étais malheureux, rien qu'en me regardant!
Lorsque je travaillais dans ma chambre, pendant
Que mon rêve essayait de conduire mes doigts,
Elle chantait dehors et j'écoutais sa voix.
Le soir, devant la porte ouverte à l'air plus doux,
Je lui disais la vie et les gens de chez nous ;
Elle ne parlait pas, mais j'écoutais son âme...
Et c'est ainsi que peu à peu nous nous aimâmes...
Parmi ces étrangers, dans ce monde inconnu,
Comme cette amitié, dès lors, m'a soutenu!
Car, s'il fait traverser bien des heures amères,
Le combat journalier des dompteurs de chimères,
Elle exaltait du moins ma force et mon courage,
Et m'aidait dans mon œuvre en aimant mon ouvrage!
Nous ne songions à rien de précis ; nul espoir
Ne faisait naître en nous aucun projet... Un soir,
Revenant d'une longue et chaude promenade
Hors les murs, vous savez que je devins malade.
Mes lettres vous l'ont dit quand je pus vous écrire ;
Mais ce qu'il ne me fut pas possible de dire
C'est la douceur, le dévouement et la bonté
Des soins que son amour me donna sans compter!
Méprisant le danger du mal qu'elle bravait,
Elle ne quitta pas une heure mon chevet,
Trouvant pour me guérir ce qu'il fallait trouver,
Mère, et si j'ai vécu, c'est qu'elle m'a sauvé!*

LA MÈRE (pleurant)

Mon Jean !

JEAN

*Que voulez-vous ! Tout cela fait qu'on s'aime
Plus encor ! Chaque attention, dirait-on, sème
Dans chaque cœur un peu d'amour, et cet amour
Prend racine, grandit et réunit un jour
Ces cœurs, quelque lointaines que soient les racines,
Comme les feuilles et les fleurs de deux glycines...*

LE PÈRE (rudement)

Mais pourquoi ton silence ?

JEAN

*Ah ! vous avez raison
Mon père ; mais voici ; Quand vint ma guérison,
Ce fut en même temps le moment du départ.
Je devais quitter Rome en septembre, au plus tard,
Et revenir sans elle eût été impossible !
Du reste notre amour, par sa force invincible,
Nous avait fait alors si tendrement amis
Que, sans nous dire un mot, nous nous étions promis !...
Et c'est ici, qu'hélas ! mon erreur commença !
Vous écrire ! Comment vous expliquer tout ça ?...
Votre réponse eût mis un mois à m'apporter
Peut-être le refus que j'aurais redouté,*

*Puisque je sentais bien, ma vie étant là-bas,
Que si vous disiez « non », je ne reviendrais pas!...*

LA MÈRE

Jean!

LE PÈRE (avec une colère contenue)

*Et dans ton désir touchant de nous revoir,
Tu as sacrifié tout respect, tout devoir!
C'est charmant! Les enfants, morbleu, sont en progrès!
Marions-nous d'abord! Et nous saurons après
Si le père, ce vieux bonhomme, est satisfait!
Nous pourrons voir du moins la figure qu'il fait
Quand nous l'aurons placé devant l'irréremédiable;
Et s'il n'est pas content, nous l'enverrons au diable!
Ah! dans le temps, le père avait son mot à dire,
Et, quand il l'avait dit, on eût tremblé d'en rire
Et nul n'aurait osé broncher dans la maison!
Mais, aujourd'hui le père est un petit garçon;
C'est à lui d'obéir et de mettre les pouces!
On fait ce que l'on veut; on s'engage, on s'épouse,
On se fait marier par le premier venu!
Demander son avis? C'est par trop ingénu!
Écrire? C'est si loin; les courriers sont si lents!
Marions-nous d'abord! — Le tour est excellent!*

JEAN

Mon père...

LE PÈRE

*Et nous, pendant qu'il nous donnait le change,
Nous l'attendions tous trois en chantant ses louanges !
Sûrs d'une affection tendrement filiale,
Nous le remercions de ses lettres loyales
Qui confiaient sa vie à nos cœurs inquiets...
Et pendant ce temps-là monsieur se mariait !
Avec qui ? — Car enfin ma bêtise a des bornes !
Où commence le vrai dans cette histoire, qu'ornent
Probablement quelques mensonges bien tournés?...*

JEAN

Père !...

LE PÈRE

*Est-ce que je sais, moi, d'où vous revenez ?
Est-ce que je connais, moi, tes amis de Rome ?
Non ; c'est bien simple ; tu t'es dit : Mon honnête homme
De père ne sait rien ; tant mieux ! Rentrons là-bas !
D'où nous venons ? Cela ne le regarde pas !
Quelle est la bru que je lui ramène ? Qu'importe !
Mais c'est nous ! Nous voici ! Qu'on ouvre la grand'porte !
Et qui n'est pas content n'a qu'un esprit tortu !
Mais vraiment mon gaillard à quoi donc pensais-tu?...*

JEAN (tremblant)

*Je pensais qu'en montrant sincèrement mon cœur
L'accueil que je mérite aurait moins de rigueur,*

*Et que notre aventure était si naturelle,
Qu'on nous pardonnerait... Puis, je comptais sur elle!
Je me disais : « C'est vrai, j'ai mal agi peut-être ;
Mais sitôt qu'ils auront appris à la connaître,
Que ses beaux yeux profonds se lèveront sur eux,
Qu'ils sauront qu'elle est bonne et que je suis heureux,
Et qu'elle m'a rendu les jours qu'ils m'ont donnés,
Comment donc pourraient-ils ne pas nous pardonner ! »*

LA MÈRE (sans oser pourtant s'approcher de lui)

*Mon Jean, mon petit Jean ne pleure pas ainsi !
Père...*

LE PÈRE (violemment)

*Taisez-vous donc ! Je suis le maître ici !
Il pleure ! Savons-nous ce que ses pleurs déguisent ?
Et de quoi se plaint-il ? Qu'il agisse à sa guise !
Ces gueux d'italiens, pardieu, l'ont dégourdi !
Qu'a-t-il besoin de nous encore ? Il nous l'a dit !
— Monsieur ne rentrera qu'à la condition
Qu'on reçoive sa femme ! — Et si nous hésitions,
Il s'en irait, laissant là son père et sa mère,
Oublieux, pour Dieu sait quel amour éphémère,
De notre amour qui l'a choyé pendant vingt ans,
Et sans comprendre encor qu'on lui dise « va-t'en ! »
Au lieu de lui sourire et de le cajoler !...*

Pendant les dernières paroles que le père prononce dans sa colère,
Jean, désespéré, a repris le manteau et le chapeau qu'il avait

déposés sur la table, puis il a fait signe à Pomona et tous deux s'avancent vers la porte par où ils entrèrent. La mère et Kaatje, terrifiées, n'osent bouger. Soudain le père s'aperçoit du mouvement des deux jeunes gens. Brusquement, il s'arrête dans ses reproches. Il s'adresse à Jean, sourdement, puis avec une émotion difficilement contenue.

LE PÈRE

Où vas-tu?... Je ne t'ai pas dit de t'en aller!...

LA MÈRE (suppliante)

Père...

LE PÈRE (lentement, suffoqué)

*Demeurez-là, tous les deux... Crois-tu donc
Qu'on ne t'aime peut-être pas jusqu'au pardon!...*

JEAN (dans un élan de reconnaissance)

Ah! père!... Vous verrez... Que vous dire?...

Il montre Pomona au Père.

Elle est bonne;

Elle est si bonne!

A Pomona.

As-tu compris qu'il nous pardonne?

Car vous nous pardonnez!... Ou bien non, laissez-nous

Gagner votre pardon, qui nous sera plus doux

Le jour où, tous les deux, nous l'aurons mérité

Moins de votre pitié que de votre équité!

Mère!... maman!... Elle est digne de votre cœur,

Je vous assure!

A Pomona.

Et maintenant tu n'as plus peur?...

Tu vois bien, n'est-ce pas, comme ils m'aiment aussi?...

POMONA (timidement)

Si...

JEAN

Tu les aimeras, puisque tu m'aimes?...

POMONA

Si...

JEAN (avec fièvre, pleurant de joie et d'émotion)

*Ah ! mes parents ! Si vous saviez quelles alarmes,
Mais quel bonheur !...*

LE PÈRE (l'apaisant)

Allons, allons ; assez de larmes !

Calme-toi !

JEAN

*Voyez-vous, je suis encore étreint
Par l'angoisse de vous rapporter du chagrin,
Qui fit des derniers jours du voyage un supplice !
Montrant Pomona.
Elle aussi — mon excuse et pourtant ma complice —
Portait autant d'effroi dans son cœur éprouvé !
Plus je me rapprochais du pays retrouvé,
Plus ma tristesse était aiguë et consciente
En devinant, ici, la joie impatiente
Que ce retour coupable allait mettre en déroute.
Nous nous sommes cent fois arrêtés sur la route ;*

*Nous n'osions nous parler ; nos cœurs ne battaient plus ;
Et tantôt, dans la nuit tombante, elle a voulu
Descendre de cheval et dire une prière,
Quand je lui ai montré de loin cette lumière !
Quelle journée !... Il faudrait qu'elle se repose...*

LA MÈRE

Mais toi ! Tu as la fièvre !...

JEAN

Oh ! moi j'ai trop de choses

A vous dire !...

LA MÈRE

Avez-vous mangé ?

JEAN

Pas une croûte

De pain...

LA MÈRE

*Mon pauvre enfant ! Tu meurs de faim,
[sans doute ?*

Venez là-bas ; il fait plus chaud ; vous serez mieux...

La mère ouvre la porte de gauche ; Jean fait signe à Pomona de la suivre, puis sort aussi, précédant son père. Celui-ci, arrivé sur le seuil, se retourne vers Kaatje qui, pendant toute la scène, est restée immobile et silencieuse, atterrée, dans un coin de la chambre à droite.

LE PÈRE

Viens-tu, Kaatje ?...

KAATJE (avec effort)

Je viens...

Le père quitte la chambre. Kaatje fait quelques pas, puis arrivée près de la table, elle tombe, assise, sur un des sièges et, la figure dans le bras, pleure.

*Mon Dieu ! mon Dieu ! mon
[Dieu !*

Ainsi se termine le deuxième acte.

TROISIÈME ACTE

Quatre mois à peu près ont passé depuis que Jean revint d'Italie. Dans la grande chambre, plus claire de la blancheur de la neige qui couvre la campagne, par un après-midi de février, la mère de Jean s'occupe à diverses besognes. Kaatje, assise auprès du foyer, diligemment fait de la dentelle; Pomona, debout près de la fenêtre, regarde, en rêvant, voltiger les flocons. Le silence est paisible, mais lourd. Jean, soudain, paraît au seuil de son atelier où mène le petit escalier. Il vient d'interrompre son travail et descend, la palette à la main; il appelle alors doucement Pomona qui lui tourne le dos.

JEAN

Pomona ? Que fais-tu ?

POMONA (sans bouger)

Je regarde la neige...

JEAN (il s'est approché de la fenêtre et regarde aussi)

*Quand on lève les yeux on dirait qu'on s'allège
Et qu'on monte, tandis que les flocons s'épanchent,
Revêtant la Hollande d'une robe blanche
Dont les canaux glacés seraient les entre-deux.
C'est ravissant !*

KAATJE (elle a tourné les yeux vers la fenêtre en écoutant)

Oui, c'est ravissant !

POMONA (toujours immobile)

C'est hideux.

JEAN

Comment peux-tu parler ainsi ?

POMONA

*C'est froid ; c'est laid ;
C'est triste ! Ah ! la mer bleue et les monts violets !
La dalle où les lézards réchauffent leur sommeil,
Et les oliviers gris saupoudrés de soleil !*

JEAN

*Sans doute ; mais ceci vaut bien qu'on le regarde !
Le silence gelé des fontaines bavardes
Semble avoir suspendu tous les gestes des choses.
Surprises, dirait-on, chacune dans leur pose,*

*Les ailes des moulins et les branches des arbres
Ont l'immobilité blanche et froide du marbre ;
Les tons sont amortis, les formes s'atténuent,
Le monde entier sommeille et, seul, un peu, remue
Le prisme étincelant dont le gel le festonne !*

A Pomona.

*Vos étés éternels sont plutôt monotones ;
Ici, quatre fois l'an, nous changeons de décor ;
Ce froid...*

POMONA

C'est le tombeau !

JEAN

Cette paix...

POMONA

C'est la mort !

JEAN

Tu n'es pas gaie !

POMONA

*Hélas ! Comment donc sourirais-je ?
C'est dans l'âme qu'il gèle et sur le cœur qu'il neige !
Le ciel ne fut pas bleu, pas une fois, pas une,
Depuis trois mois ! Encor, si la bise importune,
Balayant les brouillards, permettait qu'un instant
On eût l'illusion d'un baiser du printemps !*

*Mais c'est la neige, à moins que ce ne soit la pluie,
Et puis la neige, et puis la pluie... et l'on s'ennuie!...*

JEAN

Eh! quand on ne fait rien ; mais pas quand on s'occupe !

POMONA

A quoi ?

JEAN (lui montrant, en riant, un large accroc dans sa jupe)

Raccommoder par exemple ta jupe !

POMONA

Belle besogne !

JEAN

Apprends à faire une dentelle.

POMONA

C'est enfantin !

JEAN

Mais non. Vois, Kaatje, s'ennuie-t-elle ?

POMONA

Kaatje est parfaite !

JEAN (conciliant)

*Et puis nous nous indisposons
A rêvasser ainsi ; crois-moi...*

LA MÈRE

Jean a raison

*Ma fille. Ici nous travaillons ; et c'est pourquoi
Le ciel peut être gris, le temps peut être froid,
La bise peut souffler au trou des cheminées,
Nous nous sentons de bonne humeur toute l'année.
Riant.*

*Ne travaille-t-on pas chez vous ? Car je suppose
Qu'on mange aussi parfois ?*

POMONA

On mange peu de chose

*Madame. Il fait si beau, si joyeux, si vermeil,
Que l'on se nourrirait d'un rayon de soleil !*

LA MÈRE

*Voilà qui est charmant ! Mais, chez nous, la nature
Nous donne le désir d'une autre nourriture
Hélas ! — et ce n'est pas en bayant aux corneilles
Qu'on remplace le pain qu'on a mangé la veille !*

JEAN

*A Rome, tu n'étais pas si rêveuse ! Il faut
Te secouer ! Tu n'as plus mis le pied là-haut
Dans l'atelier, depuis huit jours !*

POMONA

Mais si!...

JEAN

Mais non!

Tu n'as plus vu ma dernière toile...

POMONA

A quoi bon?

JEAN (interloqué)

*Autrefois cependant tu suivais mon travail ;
J'aimais bien tes conseils...*

POMONA (brusquement)

*Tu ne fais rien qui vaille
A présent!*

JEAN

C'est gentil!

POMONA

*Mais c'est vrai! Je l'ai vue
Ta toile!*

JEAN

Eh bien?

POMONA

*Elle est mauvaise, dépourvue
D'accent ! Dans ce « Festin des Dieux » on ne respire
Aucune joie aisée et fière !...*

KAATJE (protestant)

*Oh ! Peut-on dire !
Je crois qu'elle sera magnifique, au contraire '*

LA MÈRE

Elle est très belle !

POMONA (riant)

Alors, je n'ai plus qu'à me taire.

JEAN

*Mais non !... Mais le tableau depuis que tu le vis,
A pu changer !...*

POMONA

*Tu me demandes mon avis ?
Je trouve que c'est mal composé, que tes dieux
Ne vivent pas ; ton Jupiter a l'air d'un vieux ;
Tu donnes à tes corps un ton morne et plombé ;
C'est maladroit...*

JEAN

Pourtant...

POMONA

*Rappelle-toi, l'Hébé
D'il Bronzino ; sa chair, l'éclat de son visage!
Voilà de la peinture !*

JEAN (attristé)

Ah ! tu me décourages !

POMONA

Efface cette toile où rien n'est réussi !

KAATJE (indignée)

Oh ! non, Jean ! C'est très beau !

POMONA

*C'est très beau, pour ici !
C'est très beau quand on n'a jamais vu autre chose !*

LA MÈRE (à Pomona)

Vous êtes si sévère !

JEAN

*Oui, c'est vrai ! Tu m'opposes
Toujours de grands tableaux, très célèbres, qu'ont peints
Un Guide, un Bronzino, un Raphaël d'Urbain !
Laisse-moi travailler mon art, que tu méprises !
Pour atteindre au plus haut degré de la maîtrise
Tous ces peintres fameux n'ont-ils pas mis le temps ?*

POMONA (ironique)

Raffaello Sanzio meurt à trente-sept ans !...

KAATJE (à Jean)

Sois courageux !

LA MÈRE (l'encourageant aussi)

Allons ! nous avons confiance !

Ayant dit ces mots, elle quitte la chambre.

POMONA (hausse les épaules et reprend sa contemplation
du paysage)

*Moi aussi !... Je lui montre un peu ses défaillances ;
C'est tout...*

JEAN (après un silence, revenant vers elle)

Je venais voir si tu ne veux rien faire ?

Veux-tu monter ?

POMONA

Pas maintenant.

JEAN

Si tu préfères,

Nous sortirons ?

POMONA

Mais tu es fou !

JEAN (riant)

*L'on s'emmitoufle
Chaudement et l'on court, sous la bise qui souffle
Et pince, dans la neige, sans chemins, tout droit
Devant soi ; tu verras, nous rirons!...*

POMONA

Non ; j'ai froid.

JEAN

*Je t'apprendrais à patiner sur les prairies ;
C'est amusant...*

POMONA (impatentée)

Non... non ; laisse-moi, je t'en prie !

JEAN

Mais cela me fait mal de te voir triste !

POMONA

*Eh bien,
Remonte.*

JEAN (tristement)

Je ne t'ai pourtant rien fait !

POMONA

Non, rien...

Jean reprend sa palette et regagne lentement son atelier. Pomona reste rêveuse près de la fenêtre ; Kaatje s'est remise à sa dentelle.

POMONA (d'un air détaché, après avoir regardé Kaatje)

*Les hivers d'autrefois, quand vous étiez enfants,
Vous patiniez souvent ensemble ?*

KAATJE (simplement)

Très souvent.

POMONA

C'est un jeu d'amoureux !

KAATJE

*C'est un jeu comme un autre ;
C'est un jeu de chez nous. N'avez-vous point les vôtres ?*

POMONA

*Si ; mais chez nous, les jeux d'amoureux ont toujours
Quelque chose qui fait trembler, comme l'amour,
Et ne connaissent pas cet accord enfantin
De deux cœurs emportés par l'élan des patins !
Quand on s'embrasse dans ce pays, on a l'air
D'ignorer sur quel lit de haine et de colère
Palpiter la douceur des vrais baisers d'amants !
Vos disputes s'apaisent au bout d'un moment ;
Chez nous, c'est le couteau dans la main qu'on se fâche ;
Ici, l'homme est trop souple et la femme trop lâche !*

KAATJE (surprise de cette sortie)

Pourquoi dites-vous ça ?

POMONA

*Pour rien ! Je m'ébahis
De tout ce que je vois de neuf dans ce pays !
C'est un pays si drôle !*

KAATJE

En quoi ?

POMONA

*Si loin du mien !
Tout l'opposé ! Le mal ici, serait le bien
Là-bas ! Votre gâité me paraît sombre et triste !
Vous êtes des marchands, nous sommes des artistes ;
Il nous faut la lumière et le grand air salubre ;
Vous, vous vous enfermez dans des maisons lugubres !
Vos hommes sont grossiers, vos femmes sont vilaines !
— On dirait qu'elles ont des yeux en porcelaine ! —
Chez nous, par je ne sais quelle faveur exquise,
Tout homme est grand seigneur, toute fille est marquise !
Vous parlez un langage épais et violent,
Quand nous, nous avons l'air de chanter en parlant ;
Avec un rire moqueur.
Et comme on se distingue encor par ce qu'on mange :
Vous mangez des harengs salés — nous des oranges !*

KAATJE (tranquillement)

*Sans doute ; mais pourquoi donc êtes-vous venue
Chez nous ?*

POMONA (amèrement)

*Peut-on prévoir cette déconvenue
Hélas ! et savait-on le matin qu'on partit
Où le chemin qu'on prend quand on aime, aboutit ?
Ah ! c'était le départ et sa fièvre ! C'était
Aller vers l'inconnu, d'abord, qui me tentait ;
Puis ce rêve : Oublier tout, le monde, soi-même,
Et fuir sans savoir où, sur le cœur que l'on aime !
Franchir des monts, des bois, des fleuves et des landes,
Quitter Rome et les siens pour venir en Hollande,
Oui, même à ce prix-là, qui donc eût refusé
Ce voyage qui ne serait qu'un long baiser ?
Mais, tout passe ; la joie est loin qu'on a rêvée ;
L'aventure est finie, et je suis arrivée !*

KAATJE

Je ne vous comprends pas.

POMONA

*Si mon cœur est meurtri,
C'est parce que personne ici n'aura compris !
Ce matin, sur la place, en sortant de l'église,
Près d'un grand chariot rempli de marchandises,
Des gens étaient assis à l'abri d'une tente.
Je passais. Tout à coup, j'entends des voix chantantes !
— Oh, ces voix dans mon cœur comme un timbre argentin ! —
Je m'arrête... C'étaient des marchands florentins,*

*Hommes, femmes, enfants, de bonnes gens nomades,
Qui reposaient un peu leur longue promenade
Par le monde, et bientôt reprendraient leur chemin !
Ils m'ont parlé, surpris ; ils me serraient les mains ;
Et moi, les leur serrant aussi, sans embarras,
Je pleurais de m'entendre appeler « signora »,
Car rien que dans ces trois syllabes si jolies,
Mon âme retrouvait toute son Italie !*

KAATJE (touchée)

Pauvre Pomona !

POMONA (brusquement)

*Non ! je ne suis pas à plaindre ;
Car Jean verra bientôt que l'on ne peut pas peindre
Ici...*

KAATJE

Comment ?

POMONA

*Il ne peint pas, il badigeonne !
Mais il sent qu'il lui manque l'exemple que donnent
Nos peintres ! C'est cela qui le rend si nerveux !
Ensuite il comprendra que mon bonheur le veut,
Qu'il me faut ma lumière et ma terre romaines,
Et nous nous en irons d'ici quelques semaines !*

KAATJE

Vous partirez ?

POMONA

Sans doute.

KAATJE

Avec Jean ?

POMONA

Mais bien sûr !

KAATJE

Pour longtemps ?

POMONA

Pour toujours !

KAATJE

Oh ! Jean n'est pas si dur ;

Jean n'est pas si mauvais ! Son cœur en est garant ;

Il doit rester ici !

POMONA

Pour qui ?

KAATJE

Pour ses parents !

POMONA

*Je suis sûre de Jean autant que de moi-même!
Il me suivra...*

KAATJE

Malgré ses vieux parents, qu'il aime?

POMONA (perfidement)

*Si, malgré ses parents! Malgré, même, l'adresse
De la plus fraternelle et pure des tendresses
Qui porte habilement son masque dévoué,
Et rôde autour de lui sans oser s'avouer!*

KAATJE (indignée)

Que dites-vous? Que dites-vous?

POMONA

*Ce que je pense!
Vous patiniez beaucoup à deux dans votre enfance?*

KAATJE (révoltée)

*Pourquoi me tenez-vous des propos outrageants?
Ah! c'est indigne... c'est indigne!... Ecoute, Jean...*

A ce moment, en effet, Jean ayant entendu le bruit de cette conversation, ouvre la porte de son atelier. Il descend les marches au moment où Kaatje l'interpelle.

JEAN (avec surprise)

Quoi donc, petite? Que veux-tu?

KAATJE (s'arrête, comprenant soudain ce qu'elle va faire)

Rien!... Rien!

Elle sort précipitamment à gauche. Jean, très étonné, se tourne vers Pomona.

JEAN

Qu'a-t-elle?

POMONA

Je ne sais pas.

JEAN

Mais...

POMONA

J'ai critiqué sa dentelle...

C'est une enfant!

JEAN

C'est une bonne enfant ; sois bonne

Avec elle!

POMONA (violemment)

Oh! votre admiration m'étonne!

Elle est banale, elle est nulle, elle est insipide,

Et sa dentelle est une besogne stupide!

JEAN

Pomona!

POMONA

*J'en ai plus qu'assez d'elle! Je l'ai
En horreur! Et je veux m'en aller!*

JEAN (stupéfait)

T'en aller?

POMONA

Si!

JEAN

Comment? T'en aller où ça?

POMONA

Chez nous, chez moi!

Sourdement.

*Je suis ici depuis trois mois, et ces trois mois
N'ont été qu'une longue, incessante torture!
J'ai tout fait pour m'habituer à la nature,
A la demeure, aux gens qui m'entourent, aux phrases
Qu'ils me disent! Tout me fait du mal, tout m'écrase,
Tout creuse entre nos cœurs un plus large fossé!
J'en ai assez! J'en ai assez! J'en ai assez!*

JEAN

*Pomona! Pomona! Voyons? Que t'a-t-on fait?
Qu'as-tu?...*

POMONA

*Voici déjà longtemps que j'étouffais
Sous la chappe de plomb de ces mornes nuées !
On dirait que je sens mon âme exténuée,
Et que, sournoisement, me gagne et m'envahit
Ce froid, dont l'âpre hiver a tué ton pays !*

JEAN

*Mais, Pomona, bientôt mon pays, fatigué
D'avoir froid, va sourire au printemps jeune, gai,
Luisant, plein de chansons et de fleurs, et joli
Comme le plus joli printemps de Tivoli !*

POMONA

*Qu'importe ! Serait-il absolument pareil
A nos printemps latins caressés de soleil,
Advint-il qu'une nuit tiède lui suffise
Pour fleurir tous les champs au souffle de ses brises,
Il pourrait, par l'ardeur brûlante de ses flammes,
Dégeler vos canaux peut-être, mais vos âmes !*

JEAN

*Nos âmes ne sont pas différentes des vôtres ;
Que veux-tu dire ?*

POMONA

Hélas ! Tu es pareil aux autres,

TO VNU
AUGUST 1960

*Et tu ne comprends pas que seul ici, parmi
Vos cœurs, mon cœur se sente entouré d'ennemis!*

JEAN

*Pourquoi dis-tu cela? Ce n'est pas vrai! Mon père
Et ma mère ont-ils eu jamais un mot sévère
A ton égard?*

POMONA (avec un geste las)

Jamais...

JEAN

Une attitude hostile?

POMONA

Jamais...

JEAN

*Nous leur avons fait du mal; te l'ont-ils
Reproché par un seul regard? Par un seul geste?
Mes parents t'aiment bien...*

POMONA

*Tes parents me détestent!
Va, je n'ai pas besoin qu'ils parlent pour savoir
Ce qu'ils pensent de moi! Depuis le premier soir,
J'ai senti leur mépris, leur dédain, leur envie!
Ils m'en veulent de m'être mêlée à leur vie*

*Et d'en avoir rompu la paix accoutumée ;
Ils m'en veulent surtout d'être ta bien-aimée !
Sans doute, pas un mot n'a trahi ce qu'ils pensent ;
Mais je lis dans leurs yeux, j'écoute leur silence,
Et je sais bien, malgré des phrases qui t'abusent,
Que je reste pour eux l'étrangère et l'intruse !*

JEAN

Mais tu rêves ! Vraiment ton esprit vagabonde...

POMONA

*Que veux-tu ! Nous venons chacun d'un bout du monde
Pour essayer d'unir des vœux si différents !
Tout en moi leur déplaît, tout en eux me surprend !
Quoi que je fasse, où que je sois, je les déränge !
Ils m'observent comme on observe un être étrange
Qui parle, qui s'assied, qui chante, qui circule,
Mais dont tout, jusqu'au nom, leur paraît ridicule !*

JEAN

Mais, encore une fois, ce n'est pas vrai !

POMONA

Toi-même,

Ils te reprennent peu à peu !

JEAN

Moi ! Mais je t'aime

Par-dessus tout !

POMONA

Alors, viens ; partons ; retournons

Là-bas !

JEAN

Partir ? Jamais !

POMONA

Tu ne veux pas ?

JEAN

Mais non !

*C'est fou ! Songe un instant que mes parents m'adorent ;
Qu'ils ont souffert pendant deux ans ; qu'ils ont encore
Souffert à mon retour ; qu'ils nous ont accueillis
Cependant ! Les voici consolés, mais vieilliss,
Ayant besoin de moi plus que jamais entre eux,
Et tu voudrais... Mais non, Pomona, c'est affreux !*

POMONA

*Vas-tu, pour tes parents, sacrifier ma vie
Et la tienne ?*

JEAN

La mienne ?

POMONA

Oui ; car mon âpre envie

*De quitter pour toujours ce milieu désolant,
Est faite du souci que j'ai de ton talent !
Ce n'est pas seulement mon désir, quelque intense
Qu'il soit, de retrouver notre ancienne existence,
Qui t'invite désespérément au départ !
Non ; c'est ma volonté de défendre ton art !*

JEAN

*Mon art n'a pas besoin qu'on prenne sa défense ;
J'en suis maître !*

POMONA

Tu ne dis pas ce que tu penses !

JEAN

Mais oui...

POMONA

Non ! Ton pinceau s'est gelé dans tes doigts !

JEAN

Mais enfin...

POMONA

*Je te dis que tu doutes de toi !
Je sais ce qu'il te manque et toi-même l'éprouves.
Dans ce milieu banal où tes yeux ne retrouvent
Aucune des splendeurs dont tu fus enivré,
Ta main tremble, tâtonne...*

JEAN

*Oui... peut-être... C'est vrai,
Ici, tous mes dessins sont secs, mes tons sont faux ;
Ne suis-je plus dans l'atmosphère qu'il me faut ?
Je ne sais, mais j'hésite, j'ai peur...*

POMONA

Tu vois bien !

JEAN (tranquillement)

*Seulement, si j'hésite un peu, si j'en conviens,
Je suis persuadé que ta crainte exagère,
Car cette incertitude est toute passagère.*

POMONA

*Mais vois autour de nous ; observe donc ; contemple !
Tu n'as plus de modèle et tu n'as plus d'exemple.
Où tes yeux iront-ils chercher de la beauté
Loin du pays unique où l'on en voit ?*

JEAN

Je t'ai !

POMONA

Ce sont des mots !

JEAN

Mais non !

POMONA

Je n'aurai pas l'audace

De croire qu'en montrant mes seins nus, je remplace

Un conseil de Schedone ou de Guido Reni !

Reste ici, dans deux ans ton art sera fini !

Tu te contenteras de tes lourdes ébauches !

Vois déjà tes panneaux : Tes bonshommes sont gauches,

Ta couleur est épaisse et ton dessin pointu !

Raffaello Sanzio faisait mieux !

JEAN (agacé)

Qu'en sais-tu ?

POMONA

Assez du moins pour que ma vérité te fâche !

JEAN

Parce que tu posas pour Ludovic Carrache

— Un fort mauvais tableau d'ailleurs ! — tu te figures

Que tu connais tous les secrets de la peinture !

POMONA

Non, je n'y connais rien, je l'avoue humblement ;

Mais c'est encore assez pour juger l'art flamand !

JEAN (se contraignant)

Ecoute-moi ; nous n'allons pas nous quereller !

Que veux-tu ?

POMONA

M'en aller ; m'en aller ; m'en aller !

JEAN

*Pomona, ce n'es pas possible ! Quel remords
Me poursuivrait !...*

POMONA

Prétexte !

JEAN

*Oh ! Voudrais-tu leur mort ?
Ils en mourraient certainement ! Je t'aime assez
Pour te donner ma vie entière, tu le sais,
Mais pourtant...*

POMONA

*Prouve-moi ton amour en partant !
Tu m'aimes ! Mais crois-tu que tu m'aimes autant
Que le jour clair où nous nous mîmes en chemin ?
Non, ton amour n'est plus mon bel amour romain ;
C'est un spectre d'amour dans un cœur apaisé,
Et l'on dirait qu'il a neigé sur tes baisers !*

JEAN (essayant de plaisanter)

Si ce n'est que cela, viens, donne-moi tes lèvres ?...

POMONA

Ah ! ne ris pas ! Je suis malade, j'ai la fièvre...

JEAN

Pomona...

POMONA

*J'ai si mal d'être loin du soleil !
Dès que j'ouvre les yeux le matin, je réveille
Toute ma peine avec mes souvenirs ! Je songe
A ce qu'il me faudra d'efforts et de mensonges
Pour vivre un jour entier sans te montrer mes larmes !
Ah ! dis, ne sens-tu pas toi-même que le charme
Du ciel bleu, du vent doux et de l'air onctueux,
Donnait à notre amour un goût voluptueux ?*

JEAN

Mais oui...

POMONA

*Ne sens-tu pas combien c'est autre chose :
Se dire que l'on s'aime auprès des lauriers-roses ?
Frémir quand ton baiser me touche, en même temps
Qu'un rayon de soleil, sans bien savoir pourtant
Quelle caresse est la plus chaude et la plus franche ?*

JEAN (ému)

Mais oui...

*Rappelle-toi nos beaux jours! Ce dimanche
Où tu me conduisis, dans notre chariot,
A la trattoria du Monte Mario?
Pour la première fois, nous nous étions parlé
D'amour. Il faisait chaud ; tu voulus t'installer
Dans le petit jardin, à l'ombre de la treille.
Nous avions soif ; tu demandas une bouteille
D'orvieto ; je vois sa couleur orangée!
Je bus ; et lorsque j'eus en bouche une gorgée,
Tu m'as souri : j'étais émue et un peu grise,
Et tu m'as dit : Je veux ma part! Et tu l'as prise!*

JEAN

Pomona...

POMONA

*Souviens-toi des soirs chauds de septembre ;
De notre sommeil nu dans ma petite chambre ;
Des doux jeux de notre paresse coutumière,
Quand nous nous réveillions baignés par la lumière ;
Alors tu comprendras qu'ici, quand je me couche,
Je grelotte, malgré mes draps, malgré ta bouche!*

JEAN (l'attirant à lui)

*Ah! Pomona! Viens dans mon cœur! Ai-je cessé,
Dis-moi, de te chérir et de te caresser?*

*Qu'importe à notre amour sur quel versant des monts
Nous le ferons fleurir, car, si nous nous aimons,
Si nos baisers et nos étreintes en témoignent,
Tous les pays sont beaux où nos lèvres se joignent!*

POMONA

Non ; non !

JEAN

*Comment pourrais-tu croire que j'oublie,
Auprès de toi, ces jours merveilleux d'Italie
Où ta bonne tendresse exalta ma pensée ?
Mon œuvre, c'est là-bas que je l'ai commencée ;
Mais il dépend de toi qu'aujourd'hui je l'achève,
Car c'est de ton amour que mon art est l'élève!
Pourquoi n'aurions-nous plus le bonheur que nous*
[eûmes ?

*Tout le beau que j'ai vu, c'est toi qui le résumes !
Et sachant mes désirs soutenus par tes vœux,
Je puis être un grand peintre encore, si tu veux !*

POMONA

Non, non ; je dois partir !

JEAN

Mais pourquoi ?

POMONA

Je veux vivre !

JEAN

*Ah! tu m'aimais assez, m'as-tu dit, pour me suivre,
Le jour où j'ai quitté ce pays étranger;
Tu vois donc bien que c'est ton cœur qui a changé!
Tu répétais : « Partons ; quand tu veux ; je suis prête ;
Je ne regrette rien ! »*

POMONA

*Ce fut un coup de tête!
J'ignorais qu'un amour, quelque profond qu'il soit,
Ne fait pas oublier le bonheur de chez soi!*

JEAN (brusquement)

*Eh bien, je ne t'oppose aucun refus formel ;
Veux-tu venir à Thiel, à Nimègue, à Bommel,
A Rotterdam, où tu voudras? Car au besoin,
Nous pouvons bien aller autre part, pas trop loin
De mes parents ; quitter la maison ?*

POMONA

Non!

JEAN

La ville?...

POMONA

Non!

JEAN

Mais alors c'est moi, Pomona, qui m'exile!

POMONA

*Est-ce donc s'exiler que d'aller vers son rêve...
Et du côté du ciel où le soleil se lève ?*

JEAN

*Ah ! quel que soit l'éclat tentant de l'horizon,
Crois-moi, l'exil commence au seuil de la maison !
J'admire encor votre art ; je n'ai pas oublié
Comme il ravit mon cœur et l'a multiplié ;
Et s'il n'est pas douteux que rien ne fut plus sage
Que d'en faire un pénible et long apprentissage,
Je suis certain pourtant que ma force, aujourd'hui,
C'est d'être revenu chez nous, mais avec lui !
Il est en moi ! C'est un flambeau que je rapporte ;
Il m'éclaire...*

POMONA

*Et demain sa flamme sera morte !
Et ce sera la nuit ! Tout ce que je déteste :
Un petit art, de petits mots, de petits gestes,
Une existence dont le calme t'acoquine...*

JEAN

Eh ! plains-toi ! Tu en connaissais de plus mesquine !

POMONA

*Ah ! je voulais savoir, et tu m'as répondu !
Oui, c'est de revenir chez toi qui t'a perdu !*

*Je vois ce qu'il te faut : Le bien-être tranquille
Dans le dorlotement béat de ta famille...*

JEAN

Mais ne comprends-tu pas...

POMONA

*Non ! tu me désespères !
Notre vie eût été si belle ! Et tu la perds !
Tu la veux terre à terre, et, craignant que son vol
Ne nous emporte éperdument trop loin du sol
Où la médiocrité de ton rêve t'attache,
On dirait que tes mains cruelles lui arrachent,
Gardant pour cet effort leur vaillance et leur zèle,
Une à une, toutes les plumes de ses ailes !
Eh bien, soit ! Reste si tu veux ! Je m'en irai !*

JEAN (péniblement)

*Tu m'as blessé tantôt, mon cœur est déchiré,
Et voici qu'il te plaît d'agrandir ma blessure !
Nous nous aimions pourtant !*

POMONA

*Non ; je n'en suis pas sûre !
Nous l'avons cru, tous deux ; nous nous sommes souri,
Nous nous sommes donnés, nous avons eu des cris
D'amour qui nous trompaient si bien dans notre fièvre,
Que nos cœurs nous semblaient unis comme nos lèvres !*

*Pour consoler ta peine ou ton humeur chagrine,
Tu as dormi dans la chaleur de ma poitrine ;
Mon corps fut tien, mon âme essaya d'être tienne,
Et ton âme est restée aussi loin de la mienne,
Aussi fermée à mon désir d'y pénétrer,
Que si jamais nos yeux ne s'étaient rencontrés !*

JEAN

*Ah ! Pomona ! tu es méchante, ou tu me caches
Quelque chose !*

POMONA

Mais non.

JEAN

*Qu'est-ce qui te détache
Ainsi de moi ?*

POMONA

*C'est toi qui t'éloignes ! C'est toi
Qui, du jour où tu fus de nouveau sous ce toit,
N'as rien compris de mes regrets, de mes rancœurs ;
Et je ne suis plus seule à posséder ton cœur !
Mais c'est fini, je m'en irai !*

JEAN

Tu deviens folle !

POMONA

*Tu m'offres un destin dont l'aspect me désole;
Un bonheur languissant et noir qui m'épouvante!
Vis, si tu veux, cette existence décevante!
Que ton cœur soit pour tes parents! Que la petite
Qui est si bonne, inspire ton art et t'invite
A suivre ses conseils niais et complaisants!
Engourdis-toi dans ton milieu de paysans!
Cesse, pour t'y mêler, de penser en artiste!
Mais ne demande pas toutefois que j'assiste
Et que je participe à cet écroulement,
Je ne veux ni ton art, ni ton amour flamands!
Je m'en irai, demain!*

JEAN (violemment)

Tais-toi!

POMONA

Tu me suivras

Ou je partirai seule!

JEAN

*Eh! je n'hésite pas!
Je t'aime infiniment, mais lorsqu'en moi j'écoute
Quelle voix me conseille et me montre ma route,
Je préfère, puisque tu me dis de choisir,
L'ordre de mon devoir au cri de ton plaisir!*

POMONA

Je m'en irai!

JEAN (de plus en plus violent)

Tu resteras ; je te le jure!

*Ah! donne ton mépris aux miens comme une injure ;
Traite-les de manants, ingrate à leur accueil ;
Imagine, dans ta folie ou ton orgueil,
Je ne sais quels motifs de t'en croire victime,
Que m'importe! Tu es à moi! Et si j'estime
Qu'il serait criminel de céder à tes vœux,
Tu resteras ici parce que je le veux!*

POMONA

Nous verrons bien!

JEAN (menaçant)

*J'accepterai tes railleries ;
Mais ne dis plus un seul mot des miens ! Je t'en prie!
Kaatje ni mes parents, indulgents tous les deux,
Ne m'ont parlé de toi, comme tu parles d'eux!
Et s'ils t'ont supportée, eh bien, supporte-les!*

POMONA

Je les déteste tous! Et quant à Kaatje, elle est...

JEAN

Tais-toi! Ne parle pas de cette enfant!

POMONA

Pourquoi?

Parce qu'elle s'amuse à courir après toi?

JEAN

Oh! c'est honteux!

POMONA

*Mais à présent ça m'est égal,
Car je m'en vais!*

JEAN (la saisit rudement par le bras)

Tu resteras!

POMONA (avec un cri)

Tu me fais mal!

Jean la lâche.

Tu m'as fait mal!

JEAN (honteux)

Ce n'est pas vrai!

POMONA (entre les dents)

Tu verras comme

Tout est fini!

JEAN

Il y a loin, d'ici à Rome!

POMONA (sourdement)

Il n'y a que le temps d'oublier qu'on aimait!

JEAN

Parle pour toi!

POMONA

Pour la dernière fois...

JEAN

Jamais!

Tiens-le pour dit : Jamais!

POMONA

C'est bien.

JEAN (après un silence)

Que vas-tu faire?

POMONA (ironique)

Il faut que j'obéisse!...

Voyant que Jean tente un retour vers elle.

Ah! non... non!...

Jean hésite, puis, brusquement quitte la chambre à gauche.

Pomona reste seule debout près de la table. Le jour tombe, il fait presque obscur déjà. Alors, après avoir hésité quelques instants, elle sort doucement à droite. La chambre est vide. Long silence. Puis voici Kaatje; elle entre à gauche. Ainsi qu'elle le fait chaque soir, après avoir allumé la petite lampe, elle ferme les volets des fenêtres; ensuite elle ranime le feu, puis range la chambre. Tandis qu'elle s'occupe ainsi, par la grand'porte du fond, chaudement emmitoufflé, rentre le père.

KAATJE

Bonsoir père.

LE PÈRE

Bonsoir petite.

KAATJE (l'aidant à se débarrasser de son manteau)

Donne-moi ta houppelande?

LE PÈRE (s'approchant de la cheminée)

*L'hiver est amoureux, ma foi, de la Hollande,
Et jamais deux époux n'ont fait si bon ménage!*

KAATJE

Il fait si froid?

LE PÈRE

*Le vent m'a gercé le visage!
Ah! la nuit sera dure à ceux qui sont dehors!
Où est la mère?*

KAATJE (montrant la chambre à gauche)

Ici.

LE PÈRE

Et Jean? Il est encore

Là-haut?

KAATJE

Il est sorti.

LE PÈRE

Seul?

KAATJE

Oui.

LE PÈRE (la regardant)

Tu as pleuré?

KAATJE

Moi? Non...

LE PÈRE (tandis que la mère entre à gauche)

*On aurait dit... J'ai faim; je souperai
Très volontiers... Il est l'heure du pot-au-feu;
Tu entends la mère?*

LA MÈRE

*Oui, j'entends; encore un peu
De patience. Jean...*

LE PÈRE

Le voici.

JEAN (entre par la porte du fond. Il enlève rapidement
son manteau)

Bonsoir père.

LE PÈRE

Bonsoir fils. D'où viens-tu?

JEAN

*J'ai voulu prendre l'air
Un moment. On se croit à la fin de décembre!
Où donc est Pomona?*

LA MÈRE

Dans la petite chambre

Sans doute.

JEAN (sortant à gauche)

Je vais voir.

KAATJE (au père qui s'est assis près du feu)

*Toi? Tu te promenas,
Père?*

LE PÈRE

Je suis allé au moulin...

LA VOIX DE JEAN (à l'extérieur)

Pomona ?...

LE PÈRE (à Kaatje)

Il fallait que je parle à Jacob...

JEAN (rentrant dans la salle, inquiet)

Où est-elle?

LA MÈRE (montrant l'atelier)

Là-haut, peut-être.

Jean gravit rapidement les marches et pénètre dans l'atelier.

LE PÈRE (à Kaatje)

*On m'a raconté qu'il attelle,
ce temps-ci, le bon vieux cheval!*

KAATJE

C'est méchant!

LE PÈRE

est-ce pas?

LA VOIX DE JEAN (dans l'atelier)

Pomona? Pomona?

LE PÈRE (à Kaatje)

En marchant,

J'ai pensé...

LA VOIX DE JEAN

Pomona? Pomona?

KAATJE

Comme il crie!

LE PÈRE (continuant)

*J'ai pensé qu'on pourrait le mettre à l'écurie
Ici; ne crois-tu pas?...*

KAATJE

Oui...

JEAN (redescendant les marches)

Mais où donc est-elle ?

Je cherche en vain...

LE PÈRE (riant et se tournant vers lui)

*Quand c'est sa femme qu'on appelle,
Il faut crier plus fort, bien plus fort, mon garçon !
Hein, la mère?...*

JEAN (ému et de plus en plus inquiet)

On m'entend dans toute la maison !

Il ressort à droite.

Pomona ?

LE PÈRE (à Kaatje)

Qu'en dis-tu ?

KAATJE

*C'est bien ; il est si vieux ;
Je pourrai le choyer à mon aise...*

JEAN (rentre à droite, atterré)

Mon Dieu !...

Sa chambre est en désordre, ses objets épars...

LA MÈRE (inquiète)

Mais qu'as-tu donc ?...

JEAN

On a dû la voir quelque part!

Pomona?

LA MÈRE

Mais...

LE PÈRE (plaisantant encore)

Eh bien ? Tu l'as enfin trouvée?

JEAN (éperdu)

Ah! mon père! Je suis sûr qu'elle s'est sauvée!

LE PÈRE (se levant)

Comment? Que veux-tu dire?

JEAN

*Ah! c'est fou! Nous nous sommes
Disputés! Elle veut que je retourne à Rome!
Elle m'a dit : Je m'en irai! Et puis voilà
Qu'elle est partie!... On a dû la voir, quand elle a
Pris ces objets?*

LA MÈRE

Mais non!

LE PÈRE

Voyons...

JEAN (affolé)

C'est insensé !

Pomona ? (à Kaatje) L'as-tu vue ? (à sa mère) Et toi ?

LA MÈRE

Non, je ne sais

Rien !

LE PÈRE

Tu t'affoles !

JEAN

Ah ! j'aurais dû prendre garde !

*Oui ! J'avais peur d'un coup de tête !... Et je bavarde
Ici !... Mais où est-elle ? Où peut-elle bien être ?...*

LE PÈRE (essayant de le calmer)

Mais mon enfant...

JEAN

*C'est bien elle ! Il faut la connaître
Pour comprendre ! Elle a dit : Je partirai ! — Alors
Elle part !*

LA MÈRE

Es-tu sûr...

JEAN (éperdu)

Mais où chercher dehors ?

LE PÈRE

On ne part pas ainsi!...

JEAN

*Où la chercher?... Maman,
C'est affreux! C'est affreux!*

KAATJE (en voyant sa souffrance, soudain)

*Jean, écoute, au moment
Où tantôt, sans répondre même à ta demande,
Je sortis, Pomona me parlait d'une bande
D'italiens qu'elle avait rencontrée...*

JEAN

Où?

KAATJE

Devant

*L'église. Elle disait leur accueil émouvant,
Leur joie et son bonheur immense de les voir,
N'a-t-elle pas été les retrouver ce soir?
C'est tout ce que je sais...*

JEAN

*Peut-être!... Mais, petite
Sotte, pourquoi n'avoir pas dit cela plus vite!*

KAATJE

J'y pense, tout à coup...

JEAN (se dirigeant vers la porte du fond)

C'est bien, c'est bien; j'y vais

LA MÈRE (voulant le retenir)

Mon Jean, prends garde!

JEAN

A quoi?...

LA MÈRE

*Ces hommes sont mauvais!
Ils sont nombreux! Il fait nuit profonde!...*

JEAN (exalté)

*Qu'importe!
Je la ramènerai ici, vivante ou morte!*

LE PÈRE (voulant aussi l'arrêter)

Jean!...

JEAN

*Non, mon père! Non! Je la ramènerai!
Elle est à moi! C'est mon devoir!
Il sort en courant.*

LA MÈRE

Mon Dieu!

LE PÈRE

C'est vrai ;

C'est sa femme...

LA MÈRE (suppliante, au père)

Suis-le!... Sois prudent!

LE PÈRE

Entendu!

Il met rapidement son manteau, son chapeau et sort aussi par la grand'porte. La mère et Kaatje restent seules.

KAATJE (comme si, soudain, son cœur comprenait)

Oh! mère! Ce n'est pas sa femme!

LA MÈRE

Que dis-tu?

Qu'est-ce qui te permet pareille conjecture?

Que sais-tu?

KAATJE

Rien... Je ne sais rien... Mais j'en suis sûre!

Ainsi se termine le troisième acte.



QUATRIÈME ACTE

Le printemps est venu ; sa lumière chaude réjouit la chambre où s'entretiennent Jean et son père.

LE PÈRE (rudement)

Il faut chasser ces souvenirs !

JEAN

Je me défends

Contre eux...

LE PÈRE

*Mais non ! Tu te conduis comme un enfant !
Pourquoi ne veux-tu pas essayer tout au moins,
De trouver cet oubli dont ton cœur a besoin,
Dans l'effort où jadis ton talent s'est complu ?*

JEAN (tristement, en montrant l'atelier)

*J'ai fermé cette chambre et n'y rentrerai plus,
Mon père. Je suis calme. Il est vrai que là-haut
Se trouvent les premiers essais de mes pinceaux.
Et tout ce qui, durant de nombreuses années,
Fut l'encouragement de mon œuvre obstinée;
Mais, puisqu'y dort aussi le passé qui me blesse,
Il vaut mieux, croyez-moi, que ma main les y laisse,
Et qu'ils demeurent là, dans la chambre fermée,
Avec le souvenir de cette femme aimée.*

LE PÈRE (mécontent)

*Je n'ai foi dans ton calme ni dans ta raison!
Et j'attendrai, pour espérer ta guérison,
Le jour où, rallumant d'orgueil tes yeux éteints,
Tu me diras : J'ai bien travaillé ce matin!
T'imagines-tu donc que ta tâche est remplie?
Ton passé...*

JEAN

*Mais comment voulez-vous que j'oublie!
J'y pense incessamment! Je voudrais tant savoir!*

LE PÈRE

Savoir?

JEAN

Où donc a-t-elle été cet affreux soir?

*Où donc? Rappelez-vous comme nous la cherchâmes!
Ces italiens la cachaient-ils? Hommes et femmes
Semblaient pourtant ne rien comprendre...*

LE PÈRE (rudement)

Assez! Assez!

*Je t'ai dit qu'il fallait oublier ce passé!
Je ne veux plus qu'un seul mot, dans cette maison,
Le rappelle...*

JEAN (surpris de cette violence)

Mon père...

LE PÈRE (allant vers lui)

*Écoute, mon garçon,
Il ne faut pas que nous jouions la comédie!
Quand, voici quatre mois, cette femme est partie,
Nous t'avons plaint du coup brutal qu'on te portait;
Mais, depuis, nous savons que tu le méritais!*

JEAN

Comment?...

LE PÈRE (continuant)

*Ta mère et moi n'avions pas soupçonné
Que... ta femme était libre de t'abandonner!
Oui, nous eûmes tous deux, le soir de ton retour,
L'incroyable candeur d'écouter tes discours,*

*Et votre mariage au bout de votre idylle,
Tout ça, nous l'avons cru parole d'Évangile!
Mais depuis, nous savons!...*

JEAN

Mon père...

LE PÈRE (se contenant)

Je n'accuse

*Pas cette femme. A-t-elle imaginé la ruse
Qui l'installa chez nous? Même si c'est probable,
J'estime encor qu'elle n'est pas la plus coupable.
C'est une malheureuse et qui, peut-être, paie
Durement aujourd'hui cette folle équipée!
Que par cette aventure elle ait été séduite,
Et puis se conduisit comme elle s'est conduite,
Étant ce qu'elle était, la chose est naturelle,
Et mon ressentiment ne sera pas pour elle.
Mais c'est t'en dire assez dès lors, pour que tu saches
Contre qui je me fâcherai, si je me fâche!*

JEAN

Mon père, écoutez...

LE PÈRE

*Non, non! Je n'ai pas envie
De t'entendre! Je sais quelle fut votre vie
Là-bas! Je sais que vous n'étiez pas mariés!
Je sais comment, au jour de te rapatrier,*

— *Que ce soit de l'audace ou de l'inconscience —*
Il vous plut d'abuser de notre confiance!
Et, vraiment, je t'engage à bénir le destin
Qui voulut, ce soir-là, son départ clandestin,
Sans attendre que j'eusse appris ce que je sais,
Car quelques jours encore, et vous étiez chassés!
Aussi, ma volonté formelle et péremptoire,
C'est qu'on ne dise plus un mot de cette histoire!
Et quand je parle ainsi je me sens ridicule
Autant d'être trop bon que d'être si crédule!...
Il ne s'agit donc plus de te plaindre! Il s'agit
De nous montrer un homme énergique, assagi,
Et prêt à mériter par sa droite vaillance,
Le pardon — que nous lui avons donné d'avance.
Eh bien?

JEAN (très ému)

Vous êtes bon..., Je voudrais, en luttant,
Vous en remercier, mais...

LE PÈRE

Quoi?

JEAN

Je souffre tant!

LE PÈRE

Eh! c'est ton châtement, si ce n'est pas ta honte!
Mais souffre comme un homme au moins, et rends-toi compte

*Qu'un chagrin n'est viril, que lorsqu'il laisse intacte
La volonté d'une œuvre ou la force d'un acte!
N'as-tu plus rien en toi? N'es-tu plus un artiste?
Le monde est-il, soudain, devenu sombre et triste
Au point que rien ne vaud qu'on dessine ou qu'on peigne?
Et quel est ce beau feu que trois larmes éteignent?*

JEAN

*Ah! mon père! Si je pouvais! Si cet orgueil
Même y pouvait suffire!*

LE PÈRE

*Il suffit que tu veilles!
Et, pour que nous puissions nous regarder en face,
Que te dises d'abord : Ce passé, je l'efface!
Puis qu'ensuite, fidèle à tes anciens travaux,
Tu t'en ailles, si c'est utile, de nouveau.*

JEAN

Que je parte?...

LE PÈRE

*Oui! Veux-tu te mettre à travailler
Ici? Veux-tu rentrer tantôt dans l'atelier?
Jean fait un geste découragé.
Soit!... Mais alors, va-t'en travailler autre part
Mon garçon. Je comprends que rien ne te prépare*

*Chez nous, à retrouver la force nécessaire ;
Il te faut un milieu jeune et vivant. Ta mère
Et moi nous sommes vieux...*

JEAN

Où voulez-vous que j'aille ?

LE PÈRE

*N'importe où ! Plus là-bas ! Après tout, on travaille
Avec autant d'ardeur aux Pays-Bas qu'à Rome.
Pourquoi n'irais-tu pas visiter ce jeune homme,
A Anvers, ce Rubens qu'on prône à la folie ?
On dit qu'il est resté longtemps en Italie.
S'il n'est pas un grand peintre, il peut faire un bon maître,
Donner un bon conseil, te parler d'art?...*

JEAN (sans courage)

Peut-être.

LE PÈRE

*Peut-être ? Non. Il faut me dire : « C'est promis ! »
Et nous redeviendrons alors les bons amis
D'autrefois...*

JEAN (touché par cette bonté)

*C'est promis ; si ça vous tranquillise,
Je partirai...*

LE PÈRE (entendant les notes lointaines d'un carillon)

Voici le retour de l'église...

Il revient vers Jean.

Et sans tarder?

JEAN

Oui.

LE PÈRE

Bien. C'est bien. Je te retrouve.

Mais il faut maintenant que ta mère l'approuve...

JEAN

Dites-le lui; cela vaut mieux!

Jean sort à droite. La mère et Kaatje, endimanchées, leur livre d'heures en main, entrent par le fond.

KAATJE (joyeusement)

Comme il fait beau!

Comme il fait bon! Nous avons pris le long de l'eau.

Le soleil est déjà brûlant comme au mois d'août,

Et l'air a un parfum qui vient on ne sait d'où,

Car on y sent les flots, les roses et le miel,

Et c'est si doux qu'on croit sentir l'odeur du ciel!

LE PÈRE

Eh! petite, pourquoi donc parlez-vous si bien?

KAATJE

*Parce que je me sens heureuse et qu'il n'est rien
Que je trouve meilleur et qui m'émeuve autant
Qu'un bel après-midi de dimanche au printemps !*

LA MÈRE

Jean n'était pas ici ?

LE PÈRE

Oui ; nous causions ensemble.

LA MÈRE

Comment est-il ?

LE PÈRE

*Toujours sombre ; mais il me semble
Un peu mieux cependant.*

LA MÈRE (tristement)

*On lui parle ; on s'étonne
De le voir écouter les avis qu'on lui donne ;
Puis quand on a fini de lui parler, on sent
Qu'il est un peu plus loin de vous, qu'en commençant !*

LE PÈRE

*Non, non, femme ! Il va mieux ! Il n'est pas enjoué
Bien sûr ; mais j'ai tâché d'un peu le secouer
Tantôt ; je lui ai dit, qu'il se doit à son art,
Et puis...*

LA MÈRE

Et puis?...

LE PÈRE (hésitant)

*Que s'il faut qu'un nouveau départ
L'éloigne — pas trop loin de nous — pour quelques mois —
Tu saurais supporter ce tourment comme moi.*

LA MÈRE (anxieuse)

Ensuite?

LE PÈRE

*Il a dit non d'abord, puis a compris
Que son pardon et son salut sont à ce prix.
Il partira.*

LA MÈRE

Pour où?

LE PÈRE

Pour Anvers; dans trois jours.

Affectueusement.

*Il faut que ton courage encor soit son secours!
Il faut l'aider! Il doit sortir de sa torpeur!*

LA MÈRE

J'y ai pensé! Mais ce remède me fait peur!

LE PÈRE

*Pourquoi donc? Quel remède est meilleur que l'étude?
Crains son désœuvrement!*

LA MÈRE

*Oui ; mais sa solitude ?
Depuis qu'elle est partie, il n'est plus en état
De vivre seul ! Il a pleuré ; mais il resta !
Parce qu'il a besoin, sans même s'en douter,
D'avoir auprès de lui nos cœurs pour l'écouter !*

LE PÈRE

*C'est parfait ; toutefois le meilleur témoignage
De notre amour vaut-il des amis de son âge ?
Un milieu plus vivant ? Dans le nôtre il s'isole...*

LA MÈRE

*Pour oublier, il faut d'abord qu'il se console !
Si le déchirement d'un pareil abandon
N'a pas blessé son cœur d'un chagrin sans pardon,
Je crains qu'il ne soit faible et ne succombe au charme
De consolations plus tristes que ses larmes !*

LE PÈRE

*Son courage n'est pas à ce point déprimé !
Quoi ? Parce qu'il aima...*

LA MÈRE

*Parce qu'il fut aimé!
Il connut ce bonheur, et, sachant ce qu'il vaut,
S'il se guérit au point d'y songer de nouveau,
N'éprouvera-t-il pas dans le fond de son âme,
L'obscur pressentiment que, seuls, des yeux de femme,
En offrant leur sourire à ses yeux désolés,
Effaceront les pleurs qu'une autre a fait couler ?*

LE PÈRE

Soit!

LA MÈRE

*Mais, découragé, seul, éloigné de nous,
S'il s'abandonne aux premiers mots qui seront doux
D'un amour consolant, mais indigne de lui,
Ne préfères-tu pas son chagrin d'aujourd'hui ?*

LE PÈRE

Encore faudrait-il qu'il consente à s'éprendre...

LA MÈRE

Ce cœur endolori s'offre à qui veut le prendre!

LE PÈRE (impatience)

*Il aurait donc perdu tout respect de soi-même!
Ne sais-tu pas...*

LA MÈRE (pleurant)

*Je sais qu'il a besoin qu'on l'aime,
Qu'on prenne doucement son cœur et le réchauffe,
Et c'est parce qu'il faut qu'une femme le sauve,
Pour me le rendre heureux tel que je l'ai rêvé,
Que je songe en pleurant à qui va le sauver !*

LE PÈRE

Voyons...

LA MÈRE

Ah ! s'il le faut, qu'il parte !

LE PÈRE

Tu t'agites !

LA MÈRE (sortant à gauche)

Non, laisse-moi pleurer !

LE PÈRE (à Kaatje qui, dans un mouvement de tendresse
veut la suivre)

*J'y vais, reste. Ah ! petite,
Si nous ne t'avions pas, grand Dieu !*

Il la serre dans ses bras.

KAATJE (en l'embrassant,

Mais vous m'avez !

Le père sort à gauche. Seule, Kaatje demeure rêveuse, debout auprès de la table, puis répète ces mots, en essuyant une larme :

Et je songe en pleurant à qui va le sauver!...

A ce moment, Jean rentre par la porte de droite. Il est sombre. Sans regarder Kaatje, il remonte vers le fond de la chambre.

KAATJE (timidement)

Tu sors?...

JEAN

Non.

KAATJE (après un silence)

Le jardin est tout fleuri...

JEAN

J'en viens.

KAATJE (après un nouveau silence, s'approche de la fenêtre)

Puis-je ouvrir?

JEAN (indifférent)

Si tu veux.

KAATJE (ouvre la fenêtre. Elle regarde Jean, puis, après avoir hésité)

Pourquoi ne fais-tu rien ?

JEAN (brusquement)

Toi aussi?... Je t'en prie!... Assez de réprimandes!

KAATJE (prête à pleurer)

*Oh! ce n'est pas pour moi que je te le demande,
Tu le sais bien!*

JEAN

Pour qui?

KAATJE

*Pour mère! Elle a pleuré
Tantôt! Elle te voit toujours désespéré...*

JEAN

Mais non!...

KAATJE

*Distrait de tout, sinon de ta souffrance;
Elle attend un effort...*

JEAN

J'en fais plus qu'on ne pense!

KAATJE

Hélas! Je sais!

JEAN

*Oh non! Tu ne t'en doutes pas!...
Mais à quoi bon parler encore de cela?*

KAATJE

Si tu voulais pourtant...

JEAN (impatié)é)

*Si je voulais quoi? Certes
Le reproche est aisé! On raisonne, on disserte,
On dit : « Si tu voulais, ce serait bientôt fait! »
Quand on ne souffre pas, c'est tout simple, en effet!*

KAATJE (tristement)

Crois-tu notre tourment à ce point égoïste?...

JEAN (radouci)

Pardonne-moi; je suis méchant;... mais je suis triste!

KAATJE

*Je le sais bien. C'est pour cela que je croyais
Donner un bon conseil à ton cœur, inquiet
Et douloureux, qu'il faut soigner comme un malade,
En te montrant ce beau soleil de promenade.*

JEAN

*Je suis plus triste encor lorsque je me promène!
Chaque pas que je fais, dirait-on, me ramène
Vers un endroit où se réveille un souvenir,
Et le ciel est trop bleu pour ne pas m'attendrir!...*
Après un silence :

*Et pourtant, je fus presque joyeux, ce matin,
De voir, là, flamboyer tout à coup, le satin,
La soie et le velours de tes tulipes d'ocre
Et de pourpre, qui font les autres fleurs médiocres !
Mes yeux les admiraient, énergiques, tenaces,
Fières d'avoir bravé l'hiver et ses menaces,
L'humidité, les nuits de gel, et, peu à peu,
Superbement ouvert leur calice de feu !
Leur tige était solide et leurs feuilles épaisses ;
Elles n'avaient ni pâleurs tristes, ni molleses,
Mais une grâce forte et mâle, et l'on voyait
Qu'éclipsant les iris et les premiers œillets
Par la belle santé de leurs couleurs loyales,
Elles se sentaient fleurs maîtresses et royales !
Pendant un bref instant elles m'ont enivré
Comme enivre ce qui est fort, ce qui est vrai,
Et j'eus l'illusion que mes yeux éblouis,
Avaient vu dans ces fleurs l'âme de mon pays !
N'est-ce pas enfantin ?*

KAATJE (souriant)

Non, je ne trouve pas !

JEAN

*Mon pays ! Mais j'espère encor qu'il est là-bas !
Tu sais bien... Mais comment saurais-tu !*

KAATJE

Je devine !

Tout ce qui te fait mal, tout ce qui te chagrine

*A son écho dans notre cœur et nous alarme,
Et bien sûr, je comprends la raison de tes larmes!*

JEAN

Oh! la raison!...

KAATJE

*Mais oui! Tu vis ici, loin d'elle;
Tu l'aimes, et ton cœur lui demeure fidèle,
Et ton devoir te dit qu'il faut le lui défendre,
Et tu souffres, et c'est bien facile à comprendre!*

JEAN (sombre)

Non...

KAATJE

*Pourquoi dis-tu non? Et pourquoi t'isoler?
Ah! ne crains pas que je cherche à te consoler
Par la compassion de mes soins indiscrets!
Mais, sans tarir tes pleurs ni chasser tes regrets,
— Ce qui te causerait bien du mal au contraire —
Nous voudrions tâcher, un peu, de t'en distraire!*

JEAN

*Me distraire de quoi? D'elle? De Pomona?
Il t'a surprise aussi, ce nom qui résonna
Sur mes lèvres! Je l'ai bien vu! Pourtant, regarde,
Mes yeux sont secs; et si ma bouche se hasarde*

*A prononcer le nom qui vient de l'effleurer,
C'est que j'ai résolu de ne plus en pleurer !*

KAATJE (affectueuse)

*Pourquoi? Si ton chagrin peut trouver dans les larmes
Quelque soulagement! Vois-tu, ce qui désarme
Tes parents, désireux de combattre ce mal,
C'est ton renoncement douloureux et total!
S'ils t'entendaient, demain, sans cesser d'être triste,
Leur parler de nouveau comme parle un artiste,
Si, sans cacher tes pleurs cependant, tu voulais
T'asseoir comme autrefois devant ton chevalet,
Cet effort leur ferait un bonheur indicible!*

JEAN (lentement)

*C'est justement cela qui ne m'est plus possible!
Certes, à tout instant j'ai le soudain émoi
De revoir son image entre le monde et moi,
Et sa forme, son teint, la grâce de ses poses,
Je les retrouve aux tons comme aux lignes des choses.
Mais si je sens alors mon cœur irrésolu,
Je crois bien cependant que je ne l'aime plus,
Et que je souffre moins de ne l'avoir suivie,
Que du vide effrayant qu'elle a fait dans ma vie!*

KAATJE (surprise)

Comment?...

JEAN

*Oui ; je t'étonne en te disant cela !
Je me suis figuré quand elle s'en alla
Sans vouloir écouter mon appel éperdu,
Que c'était notre amour seul que j'avais perdu,
Et, frappé de ce coup que j'ai cru meurtrier,
C'est vers son corps qui fut à moi que j'ai crié !
On guérit son amour pourtant ! Je le sais bien !
Mais, trompant votre espoir — et peut-être le mien —
Si je suis demeuré sans courage et sans force
Après l'inattendu de cet affreux divorce,
C'est qu'enfin j'ai compris, comment, abandonné,
J'avais perdu bien plus qu'elle ne m'a donné,
Et que le jour épouvantable de sa fuite,
Elle entraîna dans la nuit d'hiver, à sa suite,
Avec son corps, avec ses yeux, avec ses lèvres,
Tous mes efforts, tout mon courage et tous mes rêves !
S'animant.
Ah ! tu crois ma pensée encore sous son charme,
Tu crois que je l'appelle, et quand tu vois mes larmes,
Tu me dis : « Pleure-la ! Pleure, puisque tu l'aimes ! »
Ce n'est plus elle que je pleure ! C'est moi-même !*

KAATJE

Jean, je t'en prie !

JEAN

*Oh ! laisse-moi parler un peu
De ces choses ! Crois-moi, j'en fais ce que je peux.*

*Je blâme chaque jour mon cœur stérile et lâche ;
Je me dis : Ce matin je reprendrai ma tâche,
Mes doigts pourront refaire un effort qu'ils ont pu,
Et je continuerai mon rêve interrompu !
Puis l'heure passe ; en vain je tente d'éprouver
L'enthousiasme ancien qui me faisait rêver
Aux jeux de la lumière, aux caprices des formes ;
En vain je veux rouvrir sur eux mes yeux qui dorment ;
Rien ! Je ne vois plus rien sur la blancheur des toiles !
Ce cœur n'a plus de foi ! Ces yeux n'ont plus d'étoile !*

KAATJE

Jean ! Jean !

JEAN (s'animant encore)

*Rappelle-toi ! Le jour de son départ,
Nous avons discuté ; elle a ri de mon art
En parlant du tableau que je peignais alors.
Tu t'en souviens ? C'étaient mes tons fades et morts,
Mon sujet mal conçu, mon dessin sans beauté !
Elle a parlé du Bronzino ; j'ai protesté,
Et niant sa critique et ses comparaisons,
J'ai dit qu'elle avait tort ! Mais elle avait raison !*

KAATJE

Dieu !

JEAN

*J'avais mis en elle — et ce fut ma folie ! —
Le culte que mon art vouait à l'Italie !*

*Elle était le vivant souvenir de ma foi ;
Et lorsqu'il m'arriva de douter quelquefois,
J'ai retrouvé ma force et ma ferveur première,
En reposant mes yeux sur ses yeux de lumière !
Son regard rassurait ma pensée hésitante ;
Je songeais : Elle sait la gloire qui me tente,
Son amour m'encourage et m'aide à la vouloir !
Mais elle s'est enfuie aussi loin que la gloire ;
Je suis sûr désormais de ne plus les atteindre.
Et je n'ai plus d'amour, et je ne sais plus peindre !*

KAATJE (essayant de le calmer)

*Ah ! c'est tout doucement qu'il faudrait ranimer
Ton courage ! Il faudrait...*

JEAN (sans l'écouter)

*Je me suis enfermé
Là-haut, les premiers jours, souviens-toi ! J'ai voulu
M'abrutir de travail, et, sans y penser plus,
La laissant s'éloigner et courir les grand'routes,
Terminer mon dernier tableau, coûte que coûte !
Mais comment dire, hélas ! mes efforts, leur misère,
Mon découragement dans l'atelier désert
Où parfois mon esprit chavirait dans ses rêves ?
Devant moi, je voyais passer, passer sans trêve,
Un cortège inouï d'images immobiles !
Apollon couronné chantait près des sybilles ;*

*Un damné traversait de sa chute soudaine
L'ample sérénité de l'école d'Athènes ;
Les vierges, les martyrs, les saintes ingénues,
S'unissaient dans l'Olympe à des déesses nues,
Et tandis que vous m'affoliez de vos tumultes,
Héros de tous les temps et dieux de tous les cultes
J'entendais se mêler dans un concert étrange,
Les chants de Raphaël aux cris de Michel-Ange!*

KAATJE

Mais jadis, cela fut ta force!

JEAN (exalté)

Ah! n'en crois rien!

*Je suis anéanti par cet art italien
Dont la splendeur m'attire et m'étreint et m'écrase!*

KAATJE

Autrefois, tu disais pourtant...

JEAN

C'étaient des phrases!

*Ah! ces peintres! Comme un enfant j'ai cru pouvoir
Les égarer!*

KAATJE

Mais ton tableau...

JEAN (ricanant, se dirige vers les marches du fond)

*Tu veux le voir,
Mon tableau? Le Festin! Tous les dieux réunis!*

KAATJE (tandis que Jean gravit les marches)

Il est fini?...

JEAN (avec un éclat de rire)

Mais je crois bien qu'il est fini!

Entrant dans l'atelier.

Tu vas voir! Tu vas voir!

Il a ouvert rapidement la porte, disparaît un instant, puis revient, tenant en main une grande toile entièrement lacérée; il la brandit en descendant les marches.

Tiens! Regarde! Contemple!

KAATJE (avec un cri)

Mon Dieu!

JEAN (s'exaltant de plus en plus).

*Nouveau Samson, j'ai renversé le temple!
J'ai déchiré l'azur de mes mains redoutables!
Regarde! Le nectar a coulé sur la table,
Et le repas divin se termine en orgie!
Ah! j'aurai bien peiné cette mythologie!
Mes doigts ont commencé, mes poings ont fait le reste!
Mais le chef-d'œuvre est prêt, car mettant dans mon geste*

*Ce que j'avais encor de force et de courage,
Par un dernier crachat j'ai signé mon ouvrage!*
En sanglotant, il jette la toile dans un coin de la chambre.

KAATJE (l'implorant)

Jean! Jean! Je t'en prie!

JEAN (se passe la main sur le front et se calme brusquement)

*Oui ; c'est vrai ; je gesticule
Comme un gamin, et tous ces cris sont ridicules !
C'est fini! Mes pinceaux sont là! Pleurons sur eux!
Tristement.*

*Ah! ce chagrin vaut bien un chagrin d'amoureux,
Je t'assure! Des mots d'amour, on en retrouve!
Mais un cœur, éprouvant ce que mon cœur éprouve,
Une pensée émue au frisson de la mienne
Et qui rallume en moi la flamme et l'entretienne,
Hélas! où retrouver cela ?*

KAATJE (après un long silence, parlant avec peine)

Que vas-tu faire?

Il faudrait....

JEAN (avec un geste las)

*Oui, je sais, m'en aller! Tantôt père
M'a parlé d'un nouveau départ. Je partirai!
Amèrement.
J'irai voir comment font les artistes, les vrais!*

*Et je promènerai chez eux, de ville en ville,
Mon cœur désabusé de son rêve inutile!
Allons ! ne parlons plus de cela !...*

Après un silence, il remonte vers le fond et regarde par la fenêtre
Quel soleil

Éblouissant !

Il rêve un instant.

*C'était par un printemps pareil,
Que je m'en suis allé gaiement vers l'Italie !
Ah ! comme la gaiété meurt en mélancolie !
Quel silence ironique après l'appel des Muses !*

Pendant qu'il prononçait ces dernières phrases, Kaatje, le cœur lourd, s'est assise près de la fenêtre ; machinalement elle a posé sur ses genoux son coussin de dentellière et s'est remise à la besogne. Jean s'approche d'elle distraitement, puis la regarde travailler. Au bout d'un instant il lui dit :

C'est un joli dessin... Très joli... Ça t'amuse ?

KAATJE (péniblement, avec un sourire triste)

*Oui ; c'est mon art à moi ; mon pauvre petit art...
Je l'aime d'exiger seulement mon regard
Pour conduire le jeu de mes mains cadencées,
Et de laisser tout son caprice à ma pensée...*

JEAN

C'est difficile ?

KAATJE (tout doucement et de plus en plus émue)

*Non ; puis ce que j'aime encore,
C'est de voir, peu à peu, point par point, mes décors*

*Les plus majestueux comme les plus subtils,
Naitre, mystérieusement, d'un peu de fil...
Il ne faut rien qu'un peu de fil... Mes mains le nouent
Si vite et si gaîment qu'on dirait qu'elles jouent
Du clavecin... Quelques épingles, peu de chose,
Et voici cependant des étoiles, des roses,
Des palmes qui vont l'une à l'autre s'enroulant,
Et ce n'est que du fil, rien qu'un peu de fil blanc...
L'heure passe, mes doigts travaillent, et, tandis
Que légère comme un oiseau du paradis,
La dentelle apparaît, peu à peu, point par point,
L'âme légère aussi, je suis mon rêve, au loin,
Battant de l'aile comme une voile qui cingle...
Il ne faut rien qu'un peu de fil et des épingles...*

JEAN (attendri)

Et ce rêve? Où va-t-il?

KAATJE (relevant la tête)

*J'aurais bien de la peine
A te le dire! Un rien l'éveille et puis l'entraîne.
Mais il reste, en dépit de ses métamorphoses,
Le rêve d'une enfant qui sait si peu de choses!*

JEAN

Comment?

KAATJE

*Je ne sais rien! Si j'en avais un doute
Il suffirait que tu me parles! Je t'écoute;*

*Tu me dis ce que l'art commande ; tu essaies
D'accorder mon esprit au vol de ta pensée ;
Je vois tes yeux fixés sur ton but idéal ;
J'entends bien que c'est beau... Mais je comprends si mal !*

JEAN

Mais non !

KAATJE

*Oui. J'avais cru te comprendre autrefois !
Était-ce ton accent, la fièvre de ta voix,
L'enthousiasme ardent qu'elle me révélait ?...
Mais quand tu m'as montré ce pays de palais
Où la beauté s'offrait en fleurs épanouies,
Comment n'aurais-je pas été tout éblouie ?
Puisque tu le disais, j'ai cru que c'était là,
Chez ces peintres qu'aucun des nôtres n'égala,
Qu'en t'inspirant de leurs tableaux les plus fameux,
Tu pourrais devenir un grand peintre comme eux !
Mais depuis ton retour je regarde, je pense,
Je tremble de l'effort auquel tu te dépenses,
Le vertige me prend du songe qui t'enivre,
Et je sens ma pensée incapable à te suivre!...
Ah ! ne t'afflige pas d'entendre ces paroles ;
Je ne suis qu'une enfant ! Mais ce grand art m'affole
A présent ! L'Italie apparaît à mes yeux
Comme un jardin rempli de bosquets merveilleux
Qui s'étagent au gré des pentes gazonnées,
Mais dont toutes les fleurs seraient empoisonnées !*

JEAN

*Non ! L'odeur est divine et ces fleurs ont raison !
Les incapables seuls y trouvent du poison !*

KAATJE

Les incapables ?

JEAN (amèrement)

*Oui. Je n'étais pas de taille
A livrer ce combat ; j'ai perdu la bataille !
Les vaincus seuls ont tort et c'est tant pis pour eux !
Et c'est juste après tout !... Mais c'est si douloureux,
Quand la réalité, tout à coup, vous convainc
Que le rêve était fou ; que l'effort était vain ;
Qu'ayant un idéal hors d'atteinte pour cible,
On a tiré vers lui des flèches impossibles,
Et qu'après tant d'élans vers les biens qu'on préfère,
On n'en a rien ! Et qu'il n'y a plus rien à faire !*

En prononçant ces derniers mots, Jean s'est assis, accablé, sur un siège un peu éloigné de Kaatje et demeure longtemps pensif.

Kaatje, toujours assise près de la fenêtre, ne travaille plus ; elle semble absorbée par sa pensée.

KAATJE (après un long silence, et comme en ne parlant que pour elle-même, à voix basse)

*Plus rien à faire ?... Hélas !... Et pourtant, il me semble
Que puisque rien de ces gens-là ne nous ressemble,
Il vaudrait mieux ne pas les imiter... S'ils vont
Par des chemins plus beaux que ceux que nous suivons,*

*Ce qui fait avant tout leur talent surhumain,
C'est d'aller vers leur but, en suivant leur chemin ;
Ils pleurent leurs tourments comme ils chantent leurs joies,
Et s'ils peignent des dieux si beaux, c'est qu'ils les voient !...
Je songe alors : Pourquoi ne pas faire comme eux ?
Ils aiment leur azur ; aimons nos ciels brumeux ;
Et si notre soleil darde moins de rayons,
Qu'importe ! Peignons-le tel que nous le voyons !
Ah ! ce n'est pas possible à celui qui s'exile ;
Mais cela me paraît si simple, si facile,
Pour l'artiste qui peint dans son pays natal !...*

Jean a levé la tête; il écoute; Kaatje, alors, hésite un peu, mais continue pourtant.

*... Je me trompe bien sûr... Je dis cela bien mal...
Car je divertirais mon esprit et mes yeux
Des combats des titans et des festins des dieux,
Et je rapporterais du voyage de Rome,
L'orgueil d'avoir aimé l'œuvre de ses grands hommes !
Mais au lieu d'imiter leurs tableaux grandioses,
Si je peignais alors, ce serait d'autres choses,
Puisqu'on ne peut livrer son âme tout entière,
Qu'à celles qu'on connaît, qui lui sont familières,
Qu'on a là, dans sa vie, et qui, tant on les aime,
Donnent l'impression d'être un peu de soi-même !
Simples, telles que chaque aurore les éveille,
Elles m'enchanteraient sans fin de leurs merveilles ;
Mes yeux leur souriraient ; toutes en seraient dignes.
Je connaîtrais si bien leurs couleurs et leurs lignes,*

*Que mon œuvre en serait le beau portrait vivant !
Ah ! l'on n'y verrait pas Jupiter enlevant
Europe, sur la mer, au clair éveil du jour ;
Mais j'y mettrais du moins tant de soin, tant d'amour,
Que devant cet aveu de ma tendresse émue,
On sentirait toute son âme qui remue...
Au doux plaisir de voir mêlant ma rêverie,
Je vais m'asseoir dans la prairie,
Parmi les fleurs et l'herbe grasse ;
Je place là mon chevalet,
Devant le tableau qui me plaît
Par sa grandeur ou par sa grâce.*

*Je regarde attentivement
Les champs de seigle et de froment,
Les saules gris, les ormes verts,
Le ciel, les plantes et les bêtes,
Et tout ce que mes yeux reflètent
Depuis que Dieu les a ouverts.*

*Puis, je peins, doucement ravie,
Comme si je peignais ma vie
Au milieu du bel horizon,
Car je mêle à l'œuvre ainsi faite,
L'émotion la plus secrète
De mon bonheur à la maison...*

S'adressant à Jean plus directement.

*Oui, je songe à celui qui choisirait pour tâche
De nous faire éprouver la beauté qui s'attache
Aux décors de chez nous, reflétés fervemment
Par le miroir pensif de ses beaux yeux flamands !
S'il peignait, librement dans sa sollicitude,
Ce monde dont notre âme a la douce habitude,
Quand il nous l'offrirait dans son œuvre achevée,
Belle d'être réelle et non d'être rêvée,
Peux-tu croire qu'un seul parmi ceux qui l'entourent,
Ne lui sourirait pas d'un sourire d'amour ?
Ayant touché nos cœurs, exalté nos esprits,
Penses-tu qu'il vivrait solitaire, incompris ?
Que personne, aux instants où sa force est rebelle,
Ne lui dirait : J'ai foi dans ton œuvre ; elle est belle !
Et que pour reposer son front découragé,
Il devrait s'endormir contre un cœur étranger ?*

S'animant et lui montrant la campagne ensoleillée.

*Ah ! regarde ! Aussi beau qu'un tableau de légende
Ou d'histoire, ce vaste horizon de Hollande,
Avec son fleuve lent, ses moulins dans les branches,
Et leurs ailes en croix sur le ciel du dimanche !
Regarde le canal où se mire en tremblant
Le voyage éternel des beaux nuages blancs !
O ! décor de sa vie, embrasé de soleil,
Soyez son bel exemple après son bon conseil !
Dites-lui que l'on peut faire une œuvre immortelle
En aimant son pays, en lui restant fidèle,*

*En mettant sur sa toile avec votre lumière,
La bonne intimité des choses coutumières,
La ville, le jardin, la maison des parents,
La vieille chambre où rôde un parfum pénétrant,
Fait d'ordre, de bien-être et de fleurs invisibles...*

Jean, depuis longtemps, a écouté Kaatje avec plus d'attention. Il s'est levé, ému, quand elle lui a montré, toujours assise près de la fenêtre et baignée par les rayons du soleil couchant, le bel horizon de son pays. Peu à peu, il a semblé plus touché par ses paroles et maintenant, soudain, il l'interrompt et continue, la voix tremblante :

JEAN

*Et, près de la fenêtre où son profil, paisible,
Baigné par la clarté du jour à son déclin,
Se penche doucement sous sa coiffe de lin,
Celle dont le cœur clair et simple me révèle
Un monde palpitant d'une beauté nouvelle!
Ah! Kaatje... dis-tu vrai?... Me montres-tu ma voie?...*

De plus en plus ému.

*Mais pour m'avoir donné, tout à coup, tant de joie,
Pour avoir deviné mon cœur mieux que moi-même...
Kaatje... tu m'aimes donc un peu?*

KAATJE (qui s'est levée, très émue et très simplement)

Ah! si je t'aime!...

JEAN (prêt à pleurer)

*O mon bonheur! Mon art! Vous ai-je retrouvés?
Ah! petite, bonne petite!...*

Il s'approche de Kaatje et pose, en pleurant de joie, son front sur l'épaule de la jeune fille. Et tandis que, de la main, elle lui caresse les cheveux, le père, puis la mère apparaissent au seuil de la porte de gauche et s'arrêtent surpris.

KAATJE (se tournant un peu vers les parents, leur dit doucement, avec un sourire de bonheur)

Il est sauvé!...

Ainsi se termine la pièce.

*Des presses
de Madame Veuve Monnom
32, rue de l'Industrie,
Bruxelles.*







YB 79371

883442

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

